

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 33. VOL. II. — SAMEDI 7 OCTOBRE 1843.
Bordeaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour le Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Révoltes du Mexique. Le général Bustamante. Portrait. — Courrier de Paris. — Histoire de la Semaine. Médaille de l'Ecole Normale, par M. Bouy; Messager parisien; Vue de Bahia. — Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest. Gravure. — Théâtres, Une Scène de Pamela Giraud et Une Scène des Bohémiens de Paris. — De Paris à Spa, par Ad. J. Vues du Pouhon et de la Géronstère. — Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles. [23, 24, 25 et 26 septembre 1843]. Concert dans le Parc; Concert dans l'ancienne église des Augustins. — Un Amour en province, par madame Louise Colet. (Suite et fin.) — Margherita Rustier, Roman de M. César Cantù. Chapitre X, le Procès. Dix Gravures. — Annonces. — Candélabres offerts à Louis-Philippe par le roi d'Hollande. Gravure. — Amusements des Sciences. — Observations météorologiques. — Rébus.

Révoltes du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, tome 1er, pages 557 et 403.)

LE GÉNÉRAL BUSTAMANTE.

Parmi les étrangers qui fréquentaient la table de l'hôtel des Princes dans l'automne de l'année dernière, on en remarquait un d'une taille au-dessus de la moyenne et droite encore, quoiqu'il eût passé soixante ans. Un je ne sais quoi dans sa tourmente, le ruban de quatre couleurs différentes qui ornait la boutonnierre de sa redingote, et un certain air de commandement empreint dans toute sa personne, révélaient un officier supérieur. Ses traits irréguliers étaient assez fortement gravés de petite vénérable, mais son front huit abritait des yeux noirs et perçants; ses cheveux, qui l'age faisait grisonner sans les éclaircir, frisaient énergiquement sur une tête petite et ronde, indiquant, ainsi que ses épaules larges et carrées, une constitution pleine de vigueur; enfin, un teint hâlé et un accent méridional très-prononcé décelaient son origine espagnole.

Ce personnage, vêtu avec une extrême simplicité, aux manières affables et gracieuses, qui prenait modestement ses repas à une table commune, avait cependant été, à deux reprises différentes et pendant huit ans, investi d'un pouvoir à peu près souverain; pendant huit ans, le tambour avait battu aux champs lorsqu'il sortait de son palais, honneur que Dieu seul partageait avec lui quand le Saint-Sacrement franchisait les portes de la cathédrale; il avait fait aux Chambres législatives, au commencement de chaque session, de solennels discours d'ouverture, il avait eu son conseil de ministres; en un mot, c'était presque un roi détroné; c'était, en 1840, l'excellenissime seigneur, et en 1842, à l'hoté de la rue de Richelieu, le général Bustamante tout simplement.

Une révolution dirigée par l'ambitieux Santa-Anna, son ennemi personnel et son antagoniste avoué, l'avait dépossédé de la présidence des Etats-Unis mexicains, et le général Bustamante, homme d'une grande probité politique, d'un patriottisme plus pur et plus désintéressé que celui de ses rivaux, cherchait à oublier dans l'étude, à Paris, non le pouvoir et les honneurs dont on l'avait privé et qu'il regrettait peu, mais les malheurs de son pays, déchiré par toutes les ambitions qui s'y croisent et s'y croquent incessamment. C'étaient des idées qu'il essayait d'étoffer dans le silence studieux des bibliothèques publiques et des établissements consacrés à la science qu'il fréquentait avec assiduité.

Lorsqu'au mois de septembre 1840, *Hidalgo* et *Allende* poussèrent contre les Espagnols le premier cri d'indépendance, et que ce cri, partout répété, mit la Nouvelle-Espagne en conflagration, Bustamante, alors âgé de trente ans environ, exerçait dans la ville de *Guadalajara*, à cent cinquante lieues à l'ouest de Mexico, la profession de médecin. Il y jouissait déjà d'une certaine réputation de talent, quand il fut forcé d'abandonner cette carrière et l'aventure qu'elle lui promettait, pour se joindre, les armes à la main, aux efforts des Espagnols contre ses compatriotes insurgés. A peine quatre mois s'étaient-ils écoulés depuis l'insurrection, qu'il combattait sous les ordres du général *Calleja*, contre *Hidalgo*, *Allende*, *Aldama* et *Aboado*, ces quatre grandes figures de la guerre de l'indépendance, à la fameuse bataille du pont *Calderon*.

Les voyageurs qui ont fait une fois seulement le trajet de Mexico à *Guadalajara*, rappelleront un pont de pierre jeté, à quelques lieues de cette dernière ville, sur une rivière qui coule au milieu d'une vaste plaine dont le silence et l'artidé attristent l'âme. C'est le pont et la rivière Calderon. Dans la saison des sécheresses, à peine entend-on, au milieu de son lit escarpé, le murmure de ses eaux, tandis qu'à l'époque des pluies, elles font gronder, fangueuses et gonflées comme un

tible puissance des masses. Cette multitude sans discipline, presque sans frein, était composée des éléments les plus disparaîts, depuis la soutane des prêtres, les manteaux bariolés des *rancheros* (fermiers), jusqu'aux rares vêtements de cuir qui couvraient les corps bronzés de 7,000 guerriers indiens aidés de leurs flèches et de leurs *macanas* (casse-tête).

Le général espagnol *Calleja*, avec un peu plus de 6,000 hommes, dont la moitié d'une excellente cavalerie et 10 pièces de campagne, n'hésita pas à attaquer cette force immobile; et telle fut la supériorité de la discipline sur le nombre, que les insurgés furent taillés en pièces et leurs chefs dispersés. D. Anastasio Bustamante, alors simple officier, se distingua dans cette bataille de manière à attirer sur lui l'attention publique, et ce fut là le commencement de sa carrière militaire. Le résultat de cette affaire fut un coup presque mortel pour l'insurrection, et la capture des chefs qui l'avaient excitée. Selon la coutume des Espagnols, qui ont toujours aimé ces sanglants trophées, leurs têtes séparées du tronc furent exposées sur la place de *Guanajuato*, derrière un grillage de fer. Elles blincent là pendant dix ans, frottées par la pluie, desséchées par le soleil, alternativement outragées par les ennemis de l'indépendance, ou honorées par la piété des patriotes, qui venaient brûler de petits, érigés devant elles et prier pour les âmes qui les avaient animées.

Nous ne suivrons pas Bustamante dans les curieux et sanglants épisodes de cette guerre acharnée dont les détails sont si pleins d'un intérêt saisissant, et nous dirons seulement que, devenu général après s'être rangé parmi les indépendants, il fit élever et ensevelir les têtes des chefs qu'il avait aidé à vaincre, après avoir fait célébrer en leur honneur un service funèbre dans l'année 1821.

Ce fut cette même année que le général *Iturbide*, qui devait, à l'issue de cette lutte, devenir empereur du Mexique, proclama à son tour dans *Méjico* l'indépendance de son pays. Bustamante se joignit à lui et lui fut fidèle jusqu'à sa déchéance, en opposition avec *Santa-Anna*, qui le premier se souleva contre ce prince, après avoir été comblé de ses faveurs. Forcé d'abdiquer en 1823, par suite de la défaction successive de toutes les provinces de l'empire, sa déchéance fut proclamée le 8 avril de la même année, et la nouvelle république fut installée. Le général *Guadalupe Victoria* en fut le premier président.

Pendant ce laps de temps jusqu'en 1828, époque à laquelle la présidence temporaire cessait de droit, Bustamante prit une part active dans les affaires de l'Etat. Le 50 novembre, une insurrection éclata dans la capitale; elle avait pour but de faire arrêter l'élection de *Pedraza*, qui venait de succéder à *Victoria*, et elle se termina par la fuite du premier, le pillage de Mexico et l'avènement du général *Guerrero*, qui nommée vice-président, exerça pendant un an l'autorité du président lui-même. Une révolution semblable à celle qui l'avait élevé devait le renverser une année après, mois pour mois, et il était réservé au général Bustamante d'être l'instrument de sa chute, et plus tard de sa mort tragique.

(La fin à un prochain numéro.)



Le général Bustamante.

torrent. Mais, dans tous les temps, le vent qui souffle lugubrement dans les grandes herbes desséchées, les mornes pelis qui dominent le pont, font naître un sentiment de terreur involontaire, et le voyageur éprouve son cheval pour fuir ce lieu funeste et les croix de meurtre dont il est parsemé.

Le 17 janvier 1841, 100,000 insurgés avec 105 bouches à feu occupaient cette position. Un grand nombre de ces canons avaient été arrachés au port de San Blas sur le *Pacifique*, et transportés par-dessus la chaîne inaccessible de la *Gordillière*, où quelques-uns à moitié enfouis aujourd'hui révèlent au voyageur qui gravit ces pics formidables l'irré-

COURRIER DE PARIS.

Tout est dit, l'hiver approche et Paris s'y prépare. Paris change d'habitudes, en effet, et se transforme périodiquement; il varie de trimestre en trimestre et de saison en saison; il y a quinze jours encore, il était lèse, dégagé, vêtu à

la légère, et voici qu'il commence à se boutonner, à mettre les mains dans ses poches, et à regarder du coin de l'œil sa tureen et son paletot. Avant huit jours, il grelottera et se passera l'assalter contre le rhume et les éternuements. On voit déjà des jones pâles et des nez transis circuler là et en plein vent, et annoncer les jours manucaires.

Les bûcheurs taillent le cévenol piqueté et ondulé : les bûcheurs travaillent, à corps redoublés, la double semelle ; la couture et la marchandise de modes façonnent le velours et la soie pour abriter la petite poitrine de nos frères Parisiens. Le ramoneur, émonduant les tuyaux engorgés par la suie, comme dit Voltaire, commence à chanter sa chanson sur les toits ; on replace les tapis ; on met de l'huile dans les lampes ; le marchand de bois mesure, équarrit et scie, et le raffuteur de marmous allume son fourneau à l'angle des marchands de vin et au coin des rues.

Aux Tuilleries, au Luxembourg, aux Champs-Élysées, la lourdeuse de chaises se dispose à prendre ses quartiers d'hiver, et regarde d'un œil morne son armée de batons empailleés, si peuplée tout à l'heure, maintenant déserte et tristement enserrée. Passez-vous sur le boulevard Italien, la vive et élégante nation qui le peuplait dans les belles soirées, a battu en retraite. Les promeneurs acharnés, ceux que le froid, ni le vent, ni la pluie, ne peuvent tenir au logis, s'abritent au passage de l'Opéra ; et les flots n'étaient plus leurs criminaires, au clair de la lune, sur les dalles du *Café de Paris*, rongeant l'or de leur canne, ou lancant au néz des passants la blanche fumée du cigare.

Sur les murailles, les affiches disent qu'il sera bientôt temps de s'envelopper de son manteau, et de crier à sa gourmandise : « Hola ! France, faites-moi un bon feu ! » Les Wanwah d'hiver, les Prado d'hiver, les Rival d'hiver, se font imprimer tous vifs et placarder à tous les coins de la ville, sollicitant d'avance les griseutes, les étudiants en droit, les élèves en médecine et les commis marchands. Qui vous diraïs-je ? M. Musard a sonné un premier coup de son cor à piston, cette trompette joyeuse qui proumet la prochaine résurrection des folles danses et du débordement.

Où pourrait donner cependant de la réalité de tous ces signes précurseurs, si le Théâtre-Italien ne venait pas de rouvrir ses portes et de mettre en ligne son régiment de ténors et de soprani, de contralti et de baritons ; mais puisque le Théâtre-Italien recommence ses chansons, l'hiver est bien mort, il n'y a plus à en douter. Grisi, Persiani, Labaché, Mario, tous les oiseaux maléfiques que l'Italie envoie à Paris, nous abandonnent en effet au premier soleil printannier, et nous reviennent invariably quand la dernière feuille tombe et s'en va ; contre l'habitude des rosignols, ils se montrent à nous et ronronnent dans la noire saison où les corbeaux s'assemblent par bandes et croassent. Cette année, la volière italienne a perdu deux de ses hôtes harmoniques et sans plumes : Tamburini nous manque, et madame Pauline Viardot avec lui. Regrettons madame Viardot : qui la renverra-t-elle ? c'est encore le secret de M. Vatel, l'autocrate du Théâtre-Italien. Jelons aussi quelques fleurs à cet hommage Tamburini ; sa voix, il est vrai, s'affaiblit de jour en jour, à force d'avoir usé et abusé de la routine ; mais quel magnifique instrument, dans le temps de ses beaux succès et de sa fraîche jeunesse ! Pleurons donc Tamburini pour le passé plutôt que pour le présent, et ne soyons pas ingrats. Rien n'est éternel, en ce bas monde, ni la beauté, ni la richesse, ni la puissance, ni les voix de basse.

L'empereur de Russie donnera l'hospitalité au jeune et poétique talent de madame Pauline Garcia-Viardot, et recevra les restes encore vaillants de la voix de Tamburini. Tous deux vont partir, s'ils ne sont déjà partis ; Rubin, cet autre déserteur, est là-haut, à Saint-Pétersbourg, qui leur fait signe et leur tend les bras. Aussi, la Russie devient dilettante, et nous enlevé une partie de notre bien. Qui sait ? peut-être est-ce une amélioration qui se prépare dans la gamme diplomatique, assez mal engagée, depuis la Révolution de juillet, entre Paris et Saint-Pétersbourg, et un achèvement à une plus grande harmonie.

Quant à nous, notre fureur dilettante ne se relâtit point par l'usage ; on a souvent reproché à Paris sa légèreté et son inconstance ; mais, à coup sûr, pour ce qui est du Théâtre-Italien, le reproche n'est pas mérité ; il y a longtemps que cette passion dure, et elle devient de plus en plus fidèle et tenace ; ni la déportation, ni l'incendie, n'ont pu la détourner ni l'abattre ; elle a bravé deux années d'exil à l'Odéon, et s'est tirée vivante de la flamme et des cendres de la salle Favart.

Le ciel, sans doute, est touché de cette persévérance, car il n'a jamais laissé le dilettante parisien sans pâture ; il le nourrit depuis quinze ans, avec un soin tout particulier, faisant succéder Malibran à Pasta, Grisi à Malibran, et il continuera certainement de nourrir les petits fils du dilettante et les petits de ses petits. Voilà plutôt ! L'empereur Nicolas nous offre Tamburini, tout aussiftut le ciel nous envoie Ronconi, et le ténor Salvi par-dessus le marché. Les i, les o et les a ne nous manqueront jamais ; l'Italie a de quoi renouveler l'alphabet.

Le monde riche et le monde élégant se sont disputé la location des stalles et des loges du Théâtre-Italien avec la même ardeur que par le passé. Des le mois d'août, on s'en inquiétait, et à peine septembre eut-il sonné sa première heure, que la rage s'y est mise. — La joie comtesse de S... retenu dans son château du Berry, a eu de fréquentes insomnies pendant huit jours, et, s'énervant en sursaut toutes les nuits, s'écriait : « Aurai-je ma loge ? » Elle n'a收回ré le sommeil que le lendemain du jour où la nouvelle lui a été positivement expédiée de Paris par estafette. — Un ami de la baronne de B... a reçu ces mots tracés de sa petite main fine et blanche : « Courrez bien vite réclamer ma loge de face pour la saison, et vous trez ensuite savoir des nouvelles de mon père, qui est à l'extrême Adieu, cher... » Madame G... plaidé en ce moment en séparation contre son mari. — Quelques époux si tendres et si bien assortis, qui pronetaient de renouveler Philemon et Baucis ! — Eh ! mon Dieu oui. — Que

leur est-il donc arrivé ? Comment cela se fait-il ? ils s'amusent tant ! ils vivent dans une intimité si parfaite ! — Le mari n'a pas voulu prendre une loge Italienne ; la femme le voulait ; on a plaidé d'abord le oui et le non avec docteur, puis avec vivacité, puis avec embûche, puis avec empêtements, puis avec force, comme cela arrive dans les meilleures ménages ; et hier la demande en séparation, pour cause d'incompatibilité d'humeur, a été déposée au greffe du tribunal. Deux époux vivent en paix depuis dix ans ; une loge survint, et voilà la guerre allumée.

On sait que ce qui arriva autrefois a propos du fameux roman de Richardson, *Clarisse Harlowe* : la vague était telle qu'on faisait queue à la porte du librari. Un jour, un seul exemplaire restait pour deux amoureux qui s'en saisirent en même temps, chacun par un côté. — Je l'aurai ! — Tu ne l'auras ! — Ils l'urent l'épée à la main, et l'exemplaire fut adjugé au vainqueur, le vaincu étant légèrement blessé.

La même bataille le vainc le tenant de renoncer entre deux forces débattant pour la dernière stalle d'orchestre à louer au Théâtre-Italien ; mais l'issue du duel a été plus fine : les deux adversaires, percés l'un par l'autre et de part en part, sont morts sur le coup ; la stalle est revenue à un gros monsieur qui l'attendait dans son lit. Le procureur du roi informe.

Vous êtes prié d'assister au convoi et à l'enterrement.

On s'apprête, on s'inquiète, on se bat, on s'égorgue pour avoir place au Théâtre-Italien ; mais le temps n'est pas encore venu de s'y montrer ; ça n'est pas bon genre. Se ruer ainsi dès le premier jour, hâche ! laissez cela aux femmes d'avônes et aux provinciales. En vérité, ne dirait-on pas qu'on meurt d'inanition et qu'on a besoin de se précipiter brutalement sur la première cavalcade qu'on vous jette : il n'y a que les estomacs vulgaires qui montrent de ces gros appétits gloutons. Et puis vous croyez que nous allons laisser la nos chaussures pour entendre M. Salvi ; pas si siébrieus ! tout au plus commencerions-nous à y songer quand décembre viendra ; nous préserverons nos loges, en attendant, à quelque aïe ou à quelque petit cousin ; pourvu qu'on ne nous y voie pas avant trois mois, notre honneur est sau.

Oui, mesdames les duchesses et mesdemoiselles les marquises, et vous les dames du harreau et de la finance, préparez-vous à l'hiver : illuminez ses sombres nuits par l'éclat des fêtes ; voilez sa tristesse par le bal et le plaisir ; choisissez un théâtre la place la plus favorable au succès de votre élégance et de votre coquetterie ; l'hiver vous plait, vous aimez l'hiver, vous voyez venir l'hiver avec un sourire, car c'est la saison de vos triomphes les plus charmants et de vos joies les plus vives.

Hélas ! Paris n'est pas compris tout entier dans une loge d'Opéra, et dans une valse à deux temps ; vous êtes le Paris que l'hiver pare, amuse et fait rire ; mais, à côté de vous, il y a le Paris que la venue de la saison rigide inquiète et épouvante : ce Paris là c'est le Paris de l'ouvrier et de l'indigent ; l'hiver, à la main glace, va bientôt devenir l'hôte sans pitié de la triste mansarde, il ébranlera de son souffle cruel les portes disjointes et les portes mal closes ; et l'enfant mal, pâle, grelotant, souvent privé de nourriture, se refugiera vainement dans le sein de sa mère en baillons, pour y chercher un peu de force et de chaleur. — Allons, me... belles, appelez les violons, et mettez-vous en danse ! Qui est-ce qui n'est pas joyeux ? qui est-ce qui ne danse pas ? — Les cent mille inachevées que l'avis cache dans ses rues sombres et dans ses noirs replis ! La statistique l'a dit, et la statistique est d'une véracité terrible : chaque hiver fait une horribile guerre à près de cent mille infirmités, femmes, enfants, vieillards, sans feu, sans vêtements et sans pain. — Que ne travailleut-ils ! dit nonchalamment un jeune blond, qui se fait les ongles et se parfume toute la journée ; ce sont des faucons, ajoute cet autre, qui passe sa vie étendu sur les coussins d'un divan, jetant à l'or et au velours de son appétit la fumée de sa cigarette, et frisant négligemment un coin de sa moustache.

Nous allons entrer dans la saison des circulaires, des quêtes à domicile et des comités de bienfaisance ; mais, c'est une honte ! on ne sait pas combien. Le Paris voluptueux et riche à l'âme dure et l'oreille fermée à la charité ; le Paris pauvre et mourant de faim frappe incessamment à sa porte ; la porte reste close, ou à peine une main distrait et dédaigneuse jette-t-elle une misérable aumône à l'instar du maire ou du comité de l'arrondissement. J'ai eu entre les mains un relevé total de l'humanité officielle de mon quartier ; c'était à faire rougir ! les moins les plus riches on étaient absents, ou figuraient pour les sommes les plus avares.

Un roi de l'antiquité avait chargé un de ses serviteurs de lui dire chaque jour, en l'éveillant : « Roi, souviens-toi que tu es homme ! ne serai-je pas bien de placer au chevet des esprits la source d'oreille, un sérpent de ville qui leur erierait tous les matins, à tue-tête ? » Riche, souviens-toi qu'il y a des pauvres ; la charité, s'il vous plaît ! »

Passons à la pièce comique, après cette espèce de tragédie. Un de nos amis, tout frais arrivé de la Haute-Marne, nous a confié, sous le sceau du secret, une aventure plaisante dont Chaumont, honorable chef-lieu du département, commence à parler tout bas : Langres n'en mèlera bientôt, et peu à peu, de discrétion en discrétion, l'aventure aura parcouru la France et passera à l'étranger.

Le héros de l'affaire fut longtemps connu à Paris pour un homme de beaucoup d'esprit et un philosophe remarquable par l'excentricité de ses fantaisies et de ses bons mots. Son nom seul fait encore tressaillir d'effroi les épiciers, qu'il avait particulièrement choisis pour victimes, et les réverbères, dont il cassait volontiers les vitres, la nuit, après huit.

Ce charmant original est apparu l'an préfet ; la Révolution de Juillet l'a pris au milieu des débris des réverbères et des angoisses de l'épicierie, pour le hisser au pouvoir. Depuis dix ou vingt mois, la haute Marne à l'heure de couler sous son administration.

Ce n'est pas seulement aux épiciers et aux réverbères que l'illustre administrateur en voulait dans ses jours de jeunesse

et de gaîté ; les portiers aussi ont passé par ses mains ; il n'y a pas une loge où l'on ne raconte en frissonnant l'histoire bâtarde de cet infortuné portier que notre jeune homme poursuivit pendant un an, sans trêve ni relâche, de cette apostrophe diabolique : Portier, je veux de tes cheveux. Tous les sujets, à minuit, le marfeau retournait, l'homme portier ouvrant avec confiance, et les terribles paroles : Portier, je veux de tes cheveux ! arrivait invariablement à l'oreille de l'infortuné ; il en connaît, à la longue, un tel ennuie et une telle terreur, qu'il en fait une affreuse maladie et mourut éclaté.

La malheureuse victime a laissé deux fils, ces deux repas nourrissants, depuis leur plus tendre enfance, la penser de venger leur père : les hanno, à ce qu'il paraît, sont héritiers dans les familles de portiers, comme jadis dans la maison d'Attre et de Thyste.

Ils attendent cependant que la barbe leur soit poussée, car il est difficile de venger son père tant qu'on est encore sa nourrice. Enfin, l'heure fatale leur paraissant venue, l'autre jour, vers la fin de septembre dernier, ils quittent Paris, l'œil morne et la tête baissée, et se mirent en route pour le département en question.

Arrivés à Châlons, nos deux Orestes s'inscrivirent à la préfecture, sous un nom supposé, et demandèrent instantanément que M. le préfet voulût bien les recevoir en audience particulière : ils se donnent pour deux hauts fonctionnaires en mission, chargés d'un secret d'état qu'ils dépendaient la prospérité et le salut de la Haute-Marne.

Le préfet hésita pas un seul instant à les recevoir, et leur expédia la lettre d'audience. — Aussitôt tous deux arrivèrent et furent introduits par un corridor mystérieux jusqu'au cabinet du bureau des portiers ; là, les plus savantes précautions avaient été prises, par l'ordre du préfet lui-même, pour qu'rien ne transpirât au dehors de cette importante conférence ; tout important, tout valet était éloigné, et la porte clôt à double tour ; de toutes, parts, le silence et la solitude.

« Que me voulez-vous, messieurs ? » dit le fonctionnaire de son plus charmant sourire. — Ceux-ci, sans faire de bruit d'éloquence, allèrent droit à lui, et, chacun de son côté, le saisissant par un bras, de s'écrier d'une voix terrible : « Préfet, je veux de tes cheveux ! » En même temps, l'autre des frères tirait de sa poche une énorme pioche de ciseaux. « Je veux de tes cheveux, préfet, je veux de tes cheveux ! »

La lutte fut longue et mémorable : le préfet eut beau appeler son secrétaire général et sa gendarmerie ; personne ne l'entendit et il fallut céder ; la chevelure tout entière tomba sous le ciseau fatal, comme autrefois celle des rois dépossédés par quelque maître du palais.

Le lendemain, il y eut une séance du conseil-général, où le préfet, la veille, frisé et luxuriant, parut complètement rase.

Les deux fils satisfaits revinrent à Paris, et, à la manière des autres français, suspendirent la chevelure de leur ennemi, la chevelure de M. le préfet, au tombeau de leur père, où elle est visible tous les jours, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Les mains du portier sont satisfaits.

Mais le département de la Haute-Marne ne sait que penser, voyant son préfet toutou de si près.

Histoire de la Semaine.

Notre gouvernement vient de voir se terminer à sa satisfaction une négociation dans laquelle notre chargé d'affaires intérimaire à Constantinople, M. de Bourquenay, a éprouvé de la résistance et rencontré des difficultés. Nous n'avons pas la faute de croire que nos lecteurs ne savaient rien des événements de ce mois ayant que nous ne prissions à l'*Illustration*, il y a de cela huit jours, le portefeuille des affaires étrangères et de l'intérieur. Par conséquent nous les tenons pour précédemment instruits de l'installe qu'avait régné à Jérusalem le conseil français. Il a fallu, pour que M. de Bourquenay arrivât à obtenir la satisfaction devenue indispensable, qu'il meutât le divan de demander ses passe-partout. Enfin, le 50 au soir, nos journaux officiels ont pu publier la dépêche télégraphique suivante : « Le pacha de Jérusalem est destitué ; son successeur fera au consul de France une visite officielle d'excuse. Le pavillon français sera solennellement arbore à Beyrouth, chef-lieu du gouvernement de la province, et salué de vingt-un coups de canon. Tous les meneurs de l'émigration recevront un châtelain exemplaire. » Peut-être eussions-nous dû exiger que notre drapeau fut relevé également à Jérusalem, où l'outrage avait été commis ; mais le canon n'est pas habitué à se faire entendre à Beyrouth en faveur de la France, et l'on aura vu la une nouveauté qui nous aura renoués moins exigeants. — Au Sénégal, notre gouverneur, le capitaine Rouet, a également eu à obtenir la satisfaction d'une tribu voisine de nos possessions du sud de l'Afrique, et a su de son côté faire respecter le nom français par une énergie et une compétition ferme et mesurée que nos officiers de marine, il faut leur rendre cette justice, possèdent en général à un degré plus eminent que beaucoup de nos diplomates. — Cette énergie, notre gouverneur des Marquises, le capitaine Brutal, a été obligé de la déployer contre une partie de l'équipage de l'*Uranie*, qui le transportait de France dans notre nouvelle colonie de l'Océan-Pacifique. On manque encore de détails sur cette tentative de révolte, presque mouvement dans les annales de notre marine, et sur les moyens sur lesquels il a fallu reconstruire pour la comprenir et la punir.

La situation de l'Espagne est devenue bien plus compli-

quée encore depuis long jours. Sans lui doute, le gouvernement nouveau peut nourrir l'espoir de venir prochainement à bout des insurrections de Barcelone et de Saragosse ; mais l'état des esprits à Madrid, la situation de cette capitale et les mesures extraconstitutionnelles qu'il y a prises, compromettent sa force morale et lui aident bien des sympathies. Voyant que le résultat des élections était la condamnation de la marche suivie par lui, ce gouvernement, qui n'a pas renversé le régent que parce que Espertero n'avait pas su respecter la constitution, la violé dès ses premiers pas, avec bien moins de façons que son prédécesseur, peu scrupuleux cependant, a toujours cru devoir en mettre pendant ses trois années de règne. Le général Narváez s'est présenté devant le conseil des ministres et lui a dit : « On vient de crier à mes oreilles : Vivez Espertero ! Mort à Narváez ! J'attache peu d'importance à ce dernier cri : un militaire doit toujours être prêt à faire le sacrifice de sa vie. Mais, après moi, ce sera votre tour ; pour empêcher qu'un tel état de choses aussi meurant se prolonge, il faut prendre une mesure indispensable aujourd'hui : il faut mettre Madrid en état de siège. » C'est, on le voit, le vieux moyen classique ; il eût été seulement, pour compléter l'effet, s'il eût fait donner quelques coups de poignard dans son mannequin, dont il eût pu montrer les trous à Lopez et à ses collègues. Mais il paraissait être sûr que cela était surabondant ; et en effet, on marchanda sur les termes, mais on lui accorda sans hésiter que le gouverneur de Madrid, le général Mazaredo, réunirait à ses attributions militaires tous les pouvoirs civils. La dissolution de cette situation, de cette concentration, avec l'état de siège nous échappe. Ce qui n'est pas le moins affligeant dans toute cette histoire, c'est que le seul ministre dans lequel l'Espagne eût, depuis longtemps, cru pouvoir placer quelque confiance, n'a pas tardé à césser de la justifier, et que ce malheureux pays semble de nouveau livré aux plus mauvaises chances de l'instantanéité. — L'Angleterre paraît aussi vouloir recourir aux mesures exceptionnelles pour le pays de Galles. L'application de la loi martiale à ces contrées, où Rebecca et ses filles régnent par la destruction et l'effroi, passe pour résolue. Cette détermination et cet état de chose sont graves. Si le constable arrive en Angleterre à perdre son autorité, si son baton blanc se voit désigné de sa vertu et de sa puissance, s'il faut, pour le gouvernement, recourir à l'armée de terre et l'lever au contingent qu'exigeront un parçal changement et les événements de l'Irlande, c'est une surcharge énorme, une dépense extraordinaire qui nécessitera de nouveaux impôts dont le vote, si on propose de l'asseoir sur la propriété, ou la perception, si on veut encore en surcharger les objets de consommation, peut amener une crise profonde. — Dans le Bolonais l'agitation continue. On a annoncé l'arrivée à Paris de deux des premiers instigateurs de ce mouvement, il paraît que les combattants ne sont pas déterminés à initier cette retraite. La cour de Rouen presse l'instruction de l'affaire des trente-cinq prisonniers détenus au fort de Saint-Léon ; mais l'autrichien, qui ne paraît pas croire qu'un exemple judiciaire puisse suffire pour faire cesser le soulèvement, a renoncé sa garnison de Ferrare, et se montre prête à donner un secours armé. On comprend les complications qu'une pareille démarche amènerait nécessairement ; aussi notre ambassadeur, M. de La Tour-Maubourg, a-t-il repris precipitamment la geste de la capitale du royaume.

La route de la capitale du saint-siège.
Avait tiré beaucoup de conjectures de la rencontre annoncée de l'empereur de Russie et de M. le duc de Bordeaux à Berlin. Ce prince n'est arrivé dans la capitale de Prusse qu'avant le départ du tsar. — Un autre prétendant au trône de France, le soi-disant Charles de Bourbon, duc de Normandie, arrêté pour dettes à Londres, a profité d'un secours de 91 st., à lui accordé par la cour des débiteurs insolvables, à l'effet de subvenir aux premiers frais de procédure, et a déposé au greffe sa requête pour obtenir le bénéfice de cession de biens. Voici la traduction littérale des trois principaux articles de sa requête, contenant l'actif qu'il abandonne, ses créanciers comme libération d'un passif de 123,000 fr. :
1° tous mes droits et intérêts dans le château de Saint-Cloud et dans tous les domaines et biens meubles et immeubles que je possède en France ; ensemble les divers domaines qui ont été achetés par feu ma mère, Marie-Antoinette, reine de France, à titre de propriété privée ; 2° tous mes droits en répétition contre le gouvernement anglais pour obtenir le remboursement de la valeur de certains vaisseaux de guerre déposés en 1791, par les autorités de Toulon, entre les mains de l'amiral Hood, comme libé-commun, au profit de Louis XVII, dauphin de France ; 3° enfin tous mes droits et intérêts au trône de France, comme l'épouse et héritier de Louis XVI, décreté roi de France. « Un décret légal a été intimé aux créanciers pour déclarer ces propositions, et s'ils s'opposent à la cession de biens. On voit que si le boîtier et le tailleur du prince ne sont pas assez mal conseillés pour refuser une sensible proposition, ils peuvent, un de ces beaux matins, devenir ruis de la France, qui n'aura rien à dire si la cession est en règle, si l'acte a été dûment enregistré. — Un autre prince vient également de céder sa seigneurie. Le prince de Pückler-Muskau, qui a péri, il y a quelques années, dans *Mémoires*, des *Voyages* et un livre intitulé *Tout un peu*, tous traduits en français, et d'un esprit fort peu aimable, vient de vendre à l'intendant-général de la musique du roi de Prusse, moyennant 2 millions de thalers (environ 7 millions et demi de francs), la seigneurie de Muskau, située dans le cercle de Rothenbourg, contenant sept villages et une population d'environ 1,800 âmes. Le prince se prépare à s'aller installer en Italie, où il va passer le reste de ses jours. Nous apprendrons aux nombreux lecteurs de ses annales ouvrages que l'étourdi a cinquante-huit ans.

sans oliviers que l'on trouve à cinquante-huit ans.
Des déserts affreux et malheureusement plus authentiques que celui de la ville de Bahia, dont nous donnons aujourd'hui une vue pour bien constater qu'il n'y a rien de changé en elle, des inondations épouvantables ont porté la ruine et la mort dans de rues contrebas des départements de l'Andorre, de l'Hérault et des Pyrénées-Orientales. Des vignobles entiers, des arbres d'oliviers, de la framboise, des bâtonnages,

troupeaux nombreux, des routes, des ponts, des voitures publiques, ont été emportés et détruits. Des cimetières ont été labourés et retournés par les eaux ; les tombeaux ont été ouverts, les ossements dispersés. Le nombre des victimes a été considérable ; car dans un seul village, à la Cesse, quinze personnes ont péri et quinze maisons ont été renversées. Les montagnes russes étaient devenues des torrènes et roulaient des cadavres. Dans le nombre, on a remarqué celui d'une jeune femme serrant encore entre ses bras le corps inanimé de son enfant, étouffé sous donte dans une étreinte convulsive. De Cuxac à Coursan, la rivière s'est frayé un passage sur les deux bords par cinquante énormes et a changé en un fleuve immense la plaine de Coursan. Du haut du pont de ce village on voyait passer au milieu des flots des meubles, des charettes, des bestiaux, et, chose épouvantable ! des hommes, des femmes, des enfants, entraînés sans espoir vers la mort. Il est rare qu'au récit de ces terribles catastrophes on ne puisse ajouter celle de quelque noble dévouement, qui soulage un peu l'esprit de l'aspect de tant de misères. A Eytraye, ce sont des gendarmes qui exposent couraigusement leur vie, au milieu de la nuit, pour sauver celle des habitants. A Cuxac, c'est un digne cœur qui, debout sur la digue, aux endroits les plus menacés, les plus périlleux, a eu la jambe cassée en dominant à ses paroissiens l'exemple du travail et du courage. Cette inondation, de beaucoup plus violente que celle de 1772, la seule dont ces populations eussent conservé un souvenir d'effroi, a également étendu ses désastres dans la Catalogne. A Girona, qui a été principalement maltraitée, cinquante-sept maisons ont été détruites, dit l'*Emancipation*, et deux cent cinquante cadavres ont été ensevelis sous les décombres. Notre porte le plus voisin, Port-Vendres, a également beaucoup souffert. Tout ce qui se trouvait sur les quais de l'ancien port a été entraîné dans la mer, et le nouveau bassin a été comblé par les ruines des murs renversés. Un beau trois-mâts américain s'est brisé contre le rocher sous le fanal ; l'équipage a été sauvé. — Même sort est advenu dans la Mer Rouge au bâtiment à vapeur anglais qui appartient de l'Inde la malie attendue au commencement d'août. Aucun des passagers n'a péri. On attend d'autant plus impatiemment la mièle d'octobre.

Les habitants de Mézières viennent de célébrer, suivant l'usage, l'anniversaire de la levée du siège de cette ville, soutenu par le chevalier Bayard. Cette cérémonie a toujours quelque chose de touchant. Une petite ville conserve, après trois siècles, le souvenir d'un héros de la vieille France, d'une des plus nobles figures de notre histoire. Lors de notre invasion, ce souvenir, qu'elle se montra digne de perpétuer, lui traca sa conduite, et dans ce temps, attristé par de coupables faiblesses et de lâches trahisons, Mézières fit honéralement son devoir, sans fâche, avec simplicité. Une armée nombreux entoura ses murs ; il ne vint à l'idée de personne que Mézières pût se rendre sans résister jusqu'au bout : la garde nationale, aidée de quelques braves douaniers, était nü et prête sur les remparts. Les bombes pleuvaient dans les rues étroites de cette cité ; les habitants de Saint-Julien voyaient leurs maisons brûler par ordre du gouverneur, et personne ne songeait à capituler. Cette belle résistance donne droit aux habitants de Mézières de fêter chaque année, religieusement et avec un noble orgueil, le chevalier Bayard.

Le journal *Civisme*, société régionale et universelle

La société Cuvierienne, société zoologique et purement scientifique, compte plusieurs membres dans l'Italie autrichienne. Le gouvernement de Vienne, alarmé de voir des sociétés parisiennes étendre leurs ramifications jusque dans les Etats soumis à sa domination, fit prendre des renseignements par voie diplomatique. On s'adressa à notre ministre des affaires étrangères, et celui-ci fit passer les interrogations au ministre de l'intérieur, qui aussitôt envoya au siège de la société prendre copie de ses statuts et de son programme. Sans doute ces documents tout scientifiques transmis à Vienne auront rassuré le gouvernement autrichien, et il laissera désormais à ses sujets la liberté de faire partie d'une société zoologique de Paris. — Le ministre de l'intérieur, non pas par fraude politique, mais par curiosité statistique, fait faire en ce moment des recherches analogues et complètes pour connaître le nombre des sociétés scientifiques et autres qui existent à Paris. Il y a déjà constaté l'existence de cent quatre-vingt, et il lui reste à classer un certain nombre d'autres sociétés qui, par leur nature, se placent entre les sociétés proprement dites et les réunions ou associations industrielles ou commerciales dont le but n'est pas précis, et que ne se rassemblent pas à des époques fixes. — Un congrès aéricole s'est réuni à Vannes. Il a émis, dans l'intérêt de l'agriculture, quelques vues plus pratiques et ayant plus de chances de se voir accueillir que les vœux de l'union vinicole. Tantefois, comme le congrès scientifique d'Angers, il a demandé que l'agriculture constitue à elle seule un département ministériel. Sans doute il faut que les affaires et les intérêts de l'agriculture soient dirigés par des hommes qui en comprennent l'importance et qui sentent combien il y a à faire pour reparer le mal qu'a produit le peu de sollicitude qu'en y a apporté jusqu'ici. Mais qui attend-on de bon de ces subdivisions ministérielles? Depuis 1850 on a distribué du ministère de l'intérieur quelques bureaux dont on a fait un ministère du commerce et de l'agriculture; puis quelques autres qui ont constitué un ministère des travaux publics; on voudrait aujourd'hui que le commerce formât un département, que l'agriculture en composât un autre. Nous vivons bien comment tous ces fractionnements surchargeant le budget, multipliant la correspondance des préfets, et retardant par conséquent l'exécution des affaires; ce que nous conservons moins, ce sont les bons résultats qu'ils pourraient produire et qui s'en promettent de beaux; qui en provoquent de nouveaux. — L'Académie des beaux-arts va, le 50 septembre, proclamer les prix pour le concours de peinture. Le premier grand-prix a été décerné à M. Damery, de Paris, âgé de vingt ans, élève de M. Delaroche; le premier second grand-prix à M. Benouville, de Paris, âgé de vingt-deux ans et demi, élève de M. Picot; et le deuxième second grand-prix à M. Gaignard, de Sceaux, âgé de vingt-sept ans, élève de M. Simon.

Nous avons dit un mot la semaine dernière des médailles frappées à l'occasion de la loi sur les chemins de fer et des travaux de l'Ecole Normale. Nous dirons aujourd'hui que leur auteur, M. Bovy, vient d'être nommé membre de la Lé-



(Médaille de l'École Normale, par M. Bovy.)

gion-d'Honneur, distinction à laquelle tous les artistes applaudiront. Nous avons déjà donné la gravure du premier de ces beaux ouvrages (t. I, p. 150); nous avons également fait graver le second, et nous pouvons le mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. — Par suite de souscriptions et des deniers votés vous conseil-général, les statues de plusieurs hommes illustres vont s'élever sur la place principale de la ville qui a vu naître chacun d'eux : à Miramont (Lot-et-Garonne) sera érigée la statue de M. de Martignac, confié au ciseau de M. Fovatier ; à Auriac, celle de Gerbert, archevêque de Reims, devenu pape sous le nom de Sylvestre II ; à Montdidier (Somme), celle de Partenier, propagateur zélé de la culture de la pomme de terre ; à Avignon va être inaugurée celle du Persan auquel le département de Vaucluse a dû l'introduction de la garance et sa richesse ; celle-ci, dont on fait particulièrement l'honneur, est l'œuvre de M. Briant ainé, qui vient de terminer également le modèle de la statue de Descartes pour la ville de La Flèche (Indre-et-Loire), l'immortel philosophe est né, et qui a pris son nom. La ville de Tours réclamait ce monument ; mais cette jolie cité n'y avait aucun droit, et d'ailleurs elle est peu conservatrice, car elle a laissé démolir et enfourrir, depuis longtemps, dans un caveau, un monument qu'elle avait élevé, au commencement de ce siècle, à une de ses illustrations, pour, disait l'inscription, porter son souvenir à la postérité la plus reculée. La ville de La Flèche-Descartes fait donc sagement de rien lui donner à garder.

La ville de Paris entreprend un assez grand nombre de travaux d'art et de voirie, et va prochainement se mettre à l'œuvre pour plusieurs autres. — On est sur le point de démolir l'ancienne bibliothèque Sainte-Geneviève, et d'en construire une nouvelle sur l'emplacement de la prison Montaigu. A cet effet, on doit charger la place Saint-Étienne et élever la rue des Grés. Cet édifice coûtera deux millions. L'Etat abandonne à la ville le terrain nécessaire, et celle-ci se charge d'acquérir un emplacement sur la place du Panthéon pour y faire construire, parallèlement à l'école de Droit, la mairie du douzième arrondissement. — Les immenses terrains qui sont à l'entour des Petits-Pères, et qui font partie du domaine de l'Etat, vont être vendus. On se propose de percer et de construire sur ces terrains une rue qui continuera la partie du passage des Petits-Pères donnant rue Nouveaux-Petits-Champs, et qui ira aboutir à la place de la Bourse. La rue Saint-Pierre-Jouffraine sera élargie et continuée jusqu'à la rue Vivienne, en face de la rue de l'Arcade-Colbert. Le passage Vivienne viendra déboucher sur ces nouvelles rues. La marie du troisième arrondissement sera transférée place des Victoires, dans l'ancien hôtel Ternaux. — On termine la sculpture des deux colonnes de l'obélisque du Trône, demeurées si longtemps inachevées. Au sommet de ces deux colonnes on a construit deux dômes qui seront couronnés des statues du Commerce et de l'Agriculture. — On vient de commencer dans les grandes contre-allées de l'avant-cour principale des Champs-élysées, et au milieu de ces voies, l'établissement de truites ou asphalte qui régneront depuis la barrière de l'Étoile jusqu'à la Place de la Concorde. — Où, cette place, qui a successivement porté les noms de Place Louis XV, Place de la Révolte, Place de la Concorde, Place de la Révolution, Place Louis XVI, vient de voir placer à ses angles des plaques de laiton couleur azur, à lettres blanches, qui lui donneront définitivement ce nom de Place de la Concorde. Ce n'est sans doute pas pour l'harmonie monumentale qui y règne, car jamais emplacement n'a été le théâtre d'une plus éclatante discorde architecturale que cette place avec son Garde-Meuble et ses fossés Louis XV, ses lampes romaines, son obélisque égyptien, ayant pour terminer l'horizon, au nord et au sud, des monuments grecs, la Madeleine, la Chambre des députés; à l'est, le pavillon de l'Orphelinat Delorme. Mais enfin, on a beau faire, l'ensemble est si vase, et plus d'une des parties est si bête, que la Place de la Concorde pourra toujours être méritée avec orgueil aux étrangers. — La restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois tirera à sa fin. On vient de poser quarante statues dans les niches du portail et du porche intérieur. Les allées bordées de l'hacienda-chênes, plantés

cing, seront bientôt ouvertes; on vient d'ouvrir celles de Saint-Germain et des Morts. Nous reviendrons sur l'ensemble de ce travail. — On répare en ce moment la flèche de Saint-Germain-des-Prés, dont la charpente était verrouillée. C'est toujours en tremblant qu'on voit les ouvriers se mettre à cette malheureuse église. Sous la Restauration, des craintes



(Messager parisien.)

d'écrasement ont bien plutôt le vandalisme d'un architecte l'a fait mutiler en lui enlevant deux de ses tours. En 1858, le comité historique des arts et monuments déclara, dans un rapport: « qu'on cachait sous le stuc deux chapelles de Saint-Germain-des-Prés, en attendant qu'on eût assez d'argent pour habiller ainsi l'église entière. » Que va-t-on faire

maintenant? Du reste, les antiquaires ont l'œil à ce travail.

Paris va voir s'opérer une révolution au coin de ses rues. Ces emplacements étaient occupés depuis longtemps immémorial par des commissionnaires, pour la plupart originaire de Savoie, auxquels la préfecture de police accordait des médailles. Une société vient de s'organiser pour les remplacer par des messagers offrant au public la garantie de l'administration qui les embaudrait. Déjà le service est organisé depuis le 1^{er} de ce mois dans le deuxième arrondissement, et l'on voit circuler ces nouveaux commissionnaires, revêtus d'un uniforme se composant d'une veste et d'un pantalon couleur *fumée de Londres*, avec passe-poil rouge, et d'une casquette ayant sur le devant un numéro d'ordre. Leurs brancards portent cette inscription: *Messagers parisiens*. Ils stationnent, comme leurs rivaux, aux coins des rues, aux portes des marchands de vins

et sous les portes cochères; on les trouvera bientôt dans des bureaux désignés et rapprochés. Leur tarif est fixe et modéré.

La chronique criminelle et judiciaire est aussi pauvre cette semaine que la précédente. Les journaux spéciaux ne nous ont entretenus que des révélations d'un défense qui a mis la justice à même d'arrêter une bande de criminels, ses complices, qui s'étaient, depuis plusieurs années, rendus coupables avec lui de meurtres commis à Paris, dont les auteurs étaient demeurés inconnus. Cet homme, nous apprend-on, a fait des aveux par affection pour sa mère, qui les a exigés de lui. Il y a quinze jours, on nous citait un domestique qui, ayant disparu depuis six mois de chez son maître, négociant de la rue du Sentier, avec une somme de 500 francs qu'il lui avait soustrait, était venu lui-même remettre l'argent dérobé et se dénoncer au commissaire de police, déclarant que depuis sa



(Vue de Bakia.)

mauvaise action le sommeil l'avait fui et la vie lui était devenue insupportable. Pauvre nature humaine! inexplicable mélange! — Pendant que ceux-ci entraient en prison, un forçat trouvait moyen de sortir du bagne de Rochefort. Un monsieur et une dame, paraissant de bonne condition, avaient été admis à visiter l'arsenal. Ils ont été de nouveau, le lendemain, autorisés à entrer; mais cette fois ils n'en sont pas sortis seuls: une troisième personne les accompagnait, en habit de ville, avec des lunettes et une décoration. Les gardiens convinrent bien aujourd'hui que la décoration ne leur inspirait pas grande confiance, mais les lunettes les auraient complètement rassurés. Quoi qu'il en soit, c'était le forçat, qui est monté en chaise de poste avec ses libérateurs et qu'on n'a pas encore repris, que

nous sachions. — La poste a également été prise par des antiquaires d'une nouvelle espèce, qui se sont rendus de divers côtés au Glandier pour y assister à la vente des meubles et effets ayant appartenu à madame Lafarge. Sa robe de noces a, dit-on, été adjugée moyennant 800 francs, et une jeune Anglaise, encore à marier, a payé 50 francs le verre dans lequel l'héroïne de ces lieux donnait à boire à son mari.

La mort, par qui tout doit finir, n'a pas l'histoire de la *semaine*, a enlevé madame Sirey, nièce de Mirabeau, femme du jurisconsulte, etmère de M. Anne Sirey, dont l'Illustration a raconté la fin tragique à Bruxelles, et madame Guadet, veuve du conventionnel girondin, décédée à Saint-Emilion dans un âge très-avancé.

Simulacre d'un Combat Naval dans la Rade de Brest.



(Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest, en présence du duc et de la duchesse de Nemours, le 30 août 1845.)

La nature a créé à Brest une admirable position maritime, l'art en a fait un des premiers ports de la terre. Les anciens

habitants de l'Armorique, Kimiris ou Celtes, appelaient ce lieu | *Occismor*; les Romains lui donneront le nom de *Briocatis-Portus*. Ce n'était alors qu'une pauvre bourgade de pêcheurs. |

Le cardinal de Richelieu comprit toute la valeur militaire de ce point avantageux et s'empressa d'y élever des magasins, des fortifica-

tions et d'y faire creuser un port. Louis XIV termina, en les développant encore, tous les plans de Richelieu. Depuis, de nombreux travaux sont venus s'ajouter aux travaux préé-dents, et ont fait de Brest la métropole de la marine française.

La magnifique rade de Brest a quinze lieues carrées; elle offre d'excellents mouillages et pourrait contenir tous les navires de guerre du globe; des collines granitiques l'entourent et l'abritent complètement; son entrée, nommée le Goulet, n'a que 1,650 mètres de largeur; le port est formé par une baie qui s'enfonce entre deux collines et qui a près de 1 kilomètre de longueur sur une largeur moyenne de 60 mètres. C'est autour de ce port qu'on a creusé les bassins, les cales de construction et de radoub, et que sont situés les magasins de la marine, l'arsenal et enfin la ville. De formidables batteries défendent la rade, le port et la ville.

Le 29 août, à quatre heures de l'après midi, le duc et la duchesse de Nemours arrivèrent à Brest. Depuis leur entrée en Bretagne ils avaient été escortés, de ville en ville et de village en village, par un grand nombre d'habitants, dans leurs costumes nationaux si caractéristiques, si bizarres, les uns à pied, d'autres montés sur les petits chevaux vifs et ardents du pays.

Le 30, à dix heures du matin, le duc de Nemours s'embarqua sur le bateau à vapeur *le Fulton* sorti du port. Les batteries de terre saluèrent le prince, tous les navires de la rade se pavisaient aussi; les vergues et les haubans se chargèrent de matelots; *le Fulton* passa au milieu d'eux, recevant les saluts de l'artillerie, les *vivat* des équipages, et se dirigea vers le Goulet. Après une bordée de plusieurs heures en dehors de la rade, vers l'île d'Ouessant, *le Fulton* rentra et le prince monta sur *le Suffren*, où la duchesse de Nemours venait d'arriver. Le contre-amiral Casy avait son pavillon à bord de ce vaisseau; son escadre était composée du *Friedland*, vaisseau à trois ponts; du *Scipion*, de 80; du brick de guerre *le Voltigeur* et de plusieurs bateaux à vapeur; il y avait de plus, en rade, le vaisseau-école et plusieurs corvettes destinées à l'instruction des élèves de marine et des mousses.

Peu après l'arrivée du prince, à un signal fait à bord du *Suffren*, les embarcations des trois vaisseaux de ligne se détachent et se dirigent sur le brick *le Voltigeur*, à l'ancre sur un autre point de la rade. Ces onze chaloupes se divisent en deux flottilles; l'une d'elles, conduite par la grande chaloupe du *Friedland*, armée d'une carouette et montée par quarante-cinq hommes, se porte sur l'arrière du brick pour éviter le feu de sa batterie; l'autre flottille, guidée par la chaloupe du *Scipion*, s'avance vers l'avant du *Voltigeur*. A l'approche de ces embarcations, le brick fait brûler-haut de combat, lisse ses filets d'abordage et ouvre le feu avec ses pièces de l'avant et de l'arrière. Les chaloupes apprennent toujours et répondent au feu du brick. A une portée de fusil, le feu de la mosqueterie se mêle à celui du canon; les gâbiers des hunes lancent du brick des grenades sur les assaillants; le combat redouble de vivacité, la fumée cache le *Voltigeur* aux autres navires de la rade. On devait aller jusqu'à l'abordage, mais l'animaison des hommes, qui commençaient à prendre ce jeu au sérieux, fit juger prudent de s'abstenir du combat corps à corps; les chaloupes reçurent l'ordre de virer de bord et de regagner leurs vaisseaux.

Après quelques instants de repos, la fumée s'étant dissipée et les chaloupes ayant rejoint leurs navires respectifs, l'équipage du *Suffren* exécuta rapidement le brame-bris de combat. Ce mouvement terminé, tous les officiers et marins étaient à leur poste, dans les batteries et dans les hunes, le porte-voix du commandant fit entendre l'ordre du combat; le sifflet aigu du maître d'équipage répéta le signal, et les batteries de tribord et de bâbord commencèrent leur feu. Après plusieurs décharges, la cloche se fit entendre et l'équipage se prépara à repousser l'abordage d'un vaisseau ennemi; les marins s'élançerent dans les haubans, sur les bastingages, sur la dunette, et exécutèrent un feu nourri de mosquetterie; la corvette des élèves de deuxième année passa alors sous toutes voiles à portée de pistolet du *Suffren*.

Après ces divers exercices, à trois heures de l'après-midi, le duc et la duchesse de Nemours débarquèrent, visitèrent le château et sa salle d'armes si belle; ils se rendirent ensuite au cours d'Ajot, d'où ils eurent la vue d'une joute entre les chaloupes des navires de guerre. La beauté du temps, le calme de la mer ajoutèrent encore à l'intérêt qu'offrait cette scène.

Le 31, le duc de Nemours visita le port et les établissements de la marine; il examina *le Calmy*, vaisseau à trois ponts en construction. Le soir, un bal de 5,000 personnes fut tenu dans une salle immense. Les villages voisins y avaient envoyé des danseurs et des danseuses en costumes du pays, avec leurs bambières et leurs musiciens; cette variété d'habillements et l'exécution de danses nationales donnèrent à cette réunion une physionomie particulière.

Le 1^{er} septembre, après la visite des fortifications et la revue des troupes, le prince assista, du cours d'Ajot, à un simulacre de débarquement; le soir, il eut, du même lieu, le spectacle curieux d'un combat naval de nuit. Cette scène termina la série de ces exercices militaires, qui ont donné à tous les spectateurs une haute idée de ce qu'il pourrait faire notre marine en cas de guerre.

Théâtres



(Théâtre de la Gaîté — *Pamela Girard*, 4^e acte. — Le général Verly, Saint-Mar; Dupré, Joseph; Rousseau, Edouard; Binet, Francisque; Pamela, madame Saint-Albin; madame Rousseau, madame Stéphanie; madame du Brocard, Mélanie.)

L'Ecole des Princes, comédie en cinq actes, et en vers de M. LOUIS LÉFÈVRE (SECOND-THEATRE-FRANÇAIS). — *Pamela Girard*, drame de M. DE BALZAC (THEATRE DE LA GAÎTE). — *Les Bohémiens de Paris* (THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE).

Le Second-Théâtre-Français, fermé pendant trois mois, a rouvert ses portes jeudi dernier; M. Ponsard et Lucrece ont eu les

bonheurs de cette première journée; rien de mieux; cette politesse leur était bien due; sans M. Ponsard, en effet, et sans Lucrece, le Second-Théâtre-Français serait-il encore aujourd'hui le Second-Théâtre-Français? L'éclat de leur succès a fixé sa destinée chancelante, et appellé sur lui la main de la subvention. Sans doute, l'œuvre a les mêmes beautés de style que par le passé, mais les acteurs sont moins heureux et moins habiles. Il est facile que M. Lireux, le directeur, n'ait pas gardé



(Théâtre de l'Amphithéâtre-Comique — *Les Bohémiens de Paris*, 4^e acte. — Grévyeur, Mais; Louise, madame Deslandes.)

Bouchet et madame Halley, qui avaient fortifié de tout leur talent le premier succès de la tragédie de M. Ponsard; mademoiselle Maxime, M. Ballande et M. Godat les remplacent, mais ne les font point oublier; il ne reste de l'ancienne distribution que madame Horval; encore a-t-elle abandonné le rôle de Lucrece pour celui de Tullie, où elle réussit moins. *Lucrece* est donc un peu compromis par ces changements et ces désordres; où sont d'ailleurs les succès éternels?

Le Second-Théâtre-Français ne semble pas vouloir écono-



miser la marchandise; dès le lendemain, il mettait au monde une comédie en cinq actes et en vers.

L'idée de cet ouvrage est honnête et philosophique, mais d'une honnêteté qui frise l'ennui, et d'une philosophie trop banale; voici le sujet en quelques mots.

Un misanthrope, du nom de Feldmann, s'est retiré du monde, qu'il hait de toute son âme; sa philosophie mécontente et grommeuse a choisi, comme dit l'Alceste de Molière:

..... Un endroit écarté,
On n'est homme; d'honneur on a la liberté.

La Feldmann nourrit dans la solitude sa rancune contre le genre humain. Mais il n'est pas si fort enfoui dans le désert qu'un prince d'Oldenbourg, qui chassait à travers bois, ne tombe chez lui. Le philosophe et le prince se rencontrent à cause ensemble; le prince traite galement le philosophe, et le philosophe gronde le prince et le préche: « Que faites-vous, allez-vous? Vous opprimez les pauvres, et vous êtes la dupe des intrigants et des pervers! — Allons donc! s'écrie le prince. — Sur mon ame, c'est la vérité, replique le philosophe. — Eh bien! philosophie mon ami, venez avec moi; vous me donnerez des leçons, vous me corrigerez, et nous ferons, de compagnie, le bonheur de mes honorables sujets. »

Aussitôt dit, aussitôt fait: voilà Feldmann à la cour du d'Oldenbourg. Qu'y trouve-t-il? De méchants ministres qui suivent le meilleur de l'impôt et s'en engrangent, une comtesse ambitieuse qui vient s'emparer de l'esprit du prince et mener les affaires à sa fantaisie. Ce n'est pas tout: le prince a une passion dans le cœur, et convoite la fille de son premier ministre; la belle résiste, et en amne un autre; ce dédiant jette monseigneur dans des emportements et des abus de pouvoir qui vont jusqu'à faire arrêter le père de cette beauté recalitrante. Précisément Budler est le seul honnête homme du ministère; c'est avec la main maladroite.

Vous voyez d'ici la tache de Feldmann: il combat l'intérigue, il fait face à l'ambition de la comtesse, il protège la jeune fille et son honnête homme de père contre l'amour et la rancune du prince, et morigène son altesse le mieux qu'il peut. Après un semblant de résistance, le philosophe triomphé, le prince reconnaît ses torts, chasse les intrigants, conséde la comtesse, réhabilite le vertueux ministre, et marie la fille persécutée à l'amant préféré. L'excellent prince! et que le philosophe est heureux d'avoir rencontré, pour accompagner son école, un si durable écolier!

Le grand maillot de M. Louis Lefèvre est d'avoir fait une déclamation plutôt qu'une comédie; personne n'agit, dans cette thèse à l'usage des princes et des courtisans; et vraiment, Feldmann trône, dans ses adversaires, si peu de présence d'esprit et de savoir-faire, qu'il n'y a pas grand merveille de sa part, à être le plus fort contre eux, et à les vaincre.

Le style ne manque pas d'énergie, mais il est souvent incorrect et rude, et ne sera, le plus souvent, que l'œuvre des enveloppes de rimes pour quelques gros liens commun. Les succès à ce pareil l'ouvrage, très-froid.

Pamela Giraud, à l'exemple de la fille du premier ministre du duc d'Oldenbourg, a grand besoin d'être protégée. Heureusement, elle trouve aussi un protecteur; celui-là est, comme Feldmann, quelque peu philosophe, mais particulièrement avocat. Voici à quelle occasion il vient en aide à Pamela Giraud.

Pamela est aimée par le fils d'un très-riche banquier nommé Rousseau; non-seulement le jeune Ernest Rousseau est amoureux, mais il conspire. Etre carbonaro et épis de mademoiselle Pamela Giraud, c'est bien de l'occupation à la fois.

S'il est au mieux avec Pamela, le jeune homme est fort mal avec la police; les gendarmes et le commissaire sont à sa piste; il presse Pamela de s'enfuir avec lui; mais Pamela a de la vertu; aimer honnêtement, soit; mais une honte, jamais. Tandis qu'elle débâcle ainsi et hésite entre l'amour et le devoir, le gendarme met la main sur Ernest Rousseau. Voilà Pamela au désespoir. Si elle avait consenti à fuir, les shires seraient arrivés trop tard, et Rousseau serait libre. Ce sont ses scrupules qui l'ont perdue.

Remarquez qu'il s'agit de la Cour d'assises et d'une accusation capitale: conspiration contre le prince et la sûreté de l'Etat!

La famille de Rousseau est au désespoir et fait venir un avocat; il faut sauver motif: jeune femme à tout prix! Mais comment le sauverait-on? Il n'y a qu'un moyen, dit l'avocat: que Pamela Giraud atteste que cette motif où l'accusé d'avoir conspiré, Ernest l'a passée tout entière près d'elle. De là un abîme, et de là le salut d'Ernest.

— Je ne dirai pas cela, s'écrie Pamela Giraud, car je m'entrais, et puis je serai déshonorée. »

On offre de l'or, elle refuse.

On lui dépeint Ernest, qu'elle aime, condamné et montant sur l'échafaud; et Pamela consent enfin, sacrifiant ainsi sa réputation au salut d'Ernest. Dans un moment d'entraînement, la famille Rousseau lui promet de payer tant de dévouement, en lui donnant Ernest pour mari.

Le procès commence; Pamela fait la déposition convenue, et Ernest est acquitté. Mais le danger passé, la famille Rousseau devient ingrate. « Donner votre fils à cette petite fille, allons donc! » A cette nouvelle, la pauvre Pamela plafa, rougit, poussa un cri et s'évanouit.

C'est ici que la protection de l'avocat est nécessaire et devient efficace: il se met sur la piste de ces Rousseau, il les attaque, il les pourchasse, il les effraie par toutes sortes de ruses, de pieges et de menaces, et les oblige enfin à tenir leur promesse et à faire le bonheur de Pamela.

Il y a des traits pittoresques et de l'observation dans ce drame, et l'on s'aperçoit que l'esprit de M. de Balzac n'a pas impunément passé par là; mais l'action en est un peu vague et confuse.

Parlez-moi des Bohémiens de Paris; quel drame singulier et curieux! des calarets, des cavernes, des voleurs, des as-

sassins, des noyés, des forçats; voilà de quoi vous donner des hauts de cœur et des crises de nerfs! On se hâtera de s'enfuir de ce monde repoussé, si, chemin faisant, la vertu persécutée, sans récompense, ne vous fasse prendre le crime en patience.

Montorgueil est le chef de toute cette Bohème; c'est lui qui commande à ces bandits d'estaminet et de bagne; ce Montorgueil est d'autrefois un homme de très-honneur compagnie et très-raffiné sur la mode: il a boites vertes, gants gris et canne à pomme d'or; mais regardez derrière ce beau linge, vous trouvez un infame scélérat.

Tous les criminels de Montorgueil ont pour but de s'emparer d'un gros héritage, ou tout au moins d'une bonne partie de cet héritage. Pour arriver à ce vol, Montorgueil persécutera une pauvre jeune fille, trompe un honnête vieillard, entraîne un jeune homme à faire un faux contrat de mariage. — Que diriez-vous? Montorgueil ne recèle devant aucune entreprise et aucune mauvaise action. Rencontre-t-il un homme vertueux qui lui fasse obstacle, il l'attire dans un bouge infâme et le précipite dans une trappe souterraine; après quoi il fait démolir la maison. Il n'a peur de rien, il n'est arrêté par rien. Partout il a des espions, des complices, des exécuteurs de ses hontes ouvertes; ce sont les Bohémiens de Paris, tout ce que le déstoyerent, la débauche et la rapine enfantent de consciences peu scrupuleuses et de noms équivoques. Montorgueil traîne le spectateur à la suite de cette gent effrontée, dans tous les lieux suspects et mystérieux qui leur servent d'abri, au cabaret, dans les jeux de billard souterraines, sous les arcades des ponts et dans les carrières Montmartre. C'est la précisément, à Montmartre, au fond de ces carrières, que Montorgueil est sur le point d'accomplir un de ses plus grands crimes: il arme le père contre la fille, contre cette malheureuse fille dont Montorgueil a besoin de se débarasser à tout prix; mais, au moment de frapper, le pauvre homme, poussé au crime par Montorgueil, reconnaît son enfant dans la victime qu'il était près d'immoler.

Il commence la ruine de Montorgueil, qui finira par le châtelain que le dieu du malodrame tiennent toujours suspendu sur la tête du coupable. D'abord, c'est ce père qui l'attaque le premier, puis la fille, puis les victimes que le scélérat croit avoir enservies sous les maisons en démolition, et qui sortent saines et sauves des décombres. Montorgueil a beau faire, il a beau opposer à tous les événements un front audacieux, son heure est arrivée, et le gendarme n'est pas loin, ou plutôt le voici qui prend mon gredin au collet avec toute son armée de Bohémiens. Qui voulez-vous de plus? La morale n'est-elle pas satisfaite?

Ensuite on le tient, et Dieu soit loué! Les décors sont enjolis et pittoresques. La sécheresse de Montorgueil aurait sede suffi au succès; que sera-ce donc avec la carrière Montmartre et le pont des Arts, peints par MM. Séchin, Diéterle et Cambon?

De Paris à Spa.

1^{er} octobre 1815.

Mon cher Directeur,

Il y a deux ans, jour pour jour, je cherchais à Anvers une voiture qui pût me conduire à Rotterdam, car le bateau à vapeur venait d'y emporter mon bagage, sans ma permission, lorsque, tout à coup, au détour d'une rue, je heurtai violemment un gros homme marchant d'un pas rapide, et si précipité qu'il ne m'avait pas aperçu. Le choc fut terrible. Nous chancelâmes d'abord tous les deux; puis, après avoir oscillé plusieurs fois sur nos talons, nous parvînmes à retrouver notre équilibre. Nous nous regardâmes alors; mais un cri de joie et de surprise s'échappa au même instant de la bouche de mon adversaire, qui était un des plus gros feuilletonistes de Paris (je ne sais pas qui!) peut-être.

— Vous ne Paris, mon cher! s'écria-t-il en s'adressant à mon compagnon de voyage.

— Heureux de vous y rencontrer, répondit celui-ci, avec une politesse calme et distinguée. Mais que vous est-il arrivé? ajouta-t-il aussitôt d'un ton plus amical, dès qu'il eut jeté un regard sur son confère.

En effet, ce feuilleton parisien, que je ne nommerai pas, avait, au moment de notre rencontre, une physionomie si extraordinaire, qu'il était impossible de la confondre sans trouble et sans émotion. Une sueur abondante couvrait son front et ses jambes, un tremblement convulsif agitait ses bras et ses jambes, et ses petits yeux perçants exprimaient tout à la fois le mépris, l'indignation et la colère.

— Jamais vous ne pourrez le croire, répondit-il avec un accent amer et railleur.

— Quoi? lui demanda mon ami.

— C'est une chose si étrange, que vous refuserez d'y ajouter foi.

— Encore faut-il savoir...

— Ne l'avez-vous pas remarqué aussi?

— Je ne vous comprends pas, vous dis-je...

— Les sois! les misérables! Et en prononçant ces mots il s'essuyait le front à coups de poing.

— De qui me parlez-vous?

— Voyez-les, continua-t-il en nous désignant du doigt

trois ou quatre citoyens d'Anvers assez bien vêtus et bien noués qui se rendaient d'un pas lent à leurs plaisir où, à leurs affaires. — Voyez-les. Ont-ils seulement l'air de s'en douter? Et il semblait prêt à s'élancer sur eux pour les punir de ses propres mains de cet exécrable forfait dont il les croyait coupables et dont ils paraissaient si peu repentants. Nous le redîmes chacun par un bras au moment où il se disposait à frapper une de ses victimes.

— Ah! mon cher, lui dit mon ami, si vous voulez me prouver que vous possédez encore de l'usage complet de votre raison, répondez catégoriquement cette fois à ma dernière question. De qui ces excellents pères de famille n'ont-ils pas l'air de se douter?

— Qu'ils possèdent une cathédrale et un musée admirables, répondit-il d'une voix indignée et avec un sérieux qui n'avait rien de comique.

— Ces mots, nous ne pûmes retenir un sourire d'incrédulité, et nous abandonnâmes notre infortune confiée à ses tristes pensées, sans lui laisser pour adieu une seule parole de consolation. Quinze jours après, un grand journal politique de la France apprenait à ses abonnés que M. P. S. O. M. venait de découvrir, dans une ville de la Belgique nommée Anvers et située sur l'Escaut, à huit lieues de Bruxelles, une magnifique cathédrale gothique que personne n'avait dans le bonheur de voir avant lui, et des tableaux fort remarquables, sous le rapport de la couleur, d'un peintre du dix-septième siècle, connu de certains artistes sous le nom de Rubens. Cette grande nouvelle produisit une vive sensation à Paris et en Europe; et depuis cette époque, des voyageurs de tous les pays se sont rendus en pèlerinage dans cette ville curieuse, qui devra probablement sa fortune et sa gloire à M. P. S. O. M.

Arizi va le monde! on unit plus volontiers et plus facilement le mal que le bien. Depuis que M. Alexandre Dumas a en l'esprit d'inventer la Méditerranée, tous les gens de lettres, adultes ou imberbes, inconnus ou célèbres, qui ont franchi l'ouragan d'existence de Paris, se sont crus obligés de faire des découvertes géographiques du genre des celles de M. P. S. O. M. Celui-ci nous apprend que Boulogne est un port de mer; celui-là révèle à l'univers entier l'existence des Alpes ou du Vosgue. Ce n'est pas tout encore: leur étudinent leur semblant insuffisant, ces grands *descouvreurs* éprouvent tous, dans leur voyage, des *impressions* plus ou moins bizarre, angoisse même ils en fabriquent ou photit ils se font complaisamment les héros de toutes les aventures qu'ils ont vues dans des reueils d'ana ou entendu raconter dans le monde. Que l'humanité compatissante apprète ses larmes, M. L. Z. U. a eu l'affreux malheur de couloir dans un lit trop dur et trop étroit! Que tous les lecteurs malheureux ou malédictions oublient leur tristesse pour partager la joie que la vie d'un passant ridicule a causée à M. E. R. V... Et comme ces livres si émouvants, si comiques, sont en outre instructifs! quel jeu éclatant et nouveau ils jettent pour la plupart sur les points les plus obscurs de l'instinct! Pour peu qu'un homme de lettres ait du tact et de la facilité, et alors même qu'il ne mettra pas pas le public dans la confidence de ses émotions intimes, une simple course en diligence de Paris à Bruxelles lui fournit au moins la matière de deux volumes in-8 de 540 pages. Il racontera :

— À la barrière de la Villette, l'héroïque résistance d'une partie de la population de Paris contre les alliés :

— À Ermenonville, l'histoire de Jean-Jacques Rousseau;

— À Péronne, l'arrestation de Louis XI par Charles le Téméraire ;

— À Cambrai, la vie de Fénelon et le long voyage de Trétemaine à la recherche de son père Ulysse, sous la conduite de Manerive, déguisé en Mentor ;

— À Valenciennes, l'éboulement du beffroi ;

— À Bruxelles, la mort du comte d'Egmont, l'abduction de Charles-Quint, et la bataille de Waterloo ;

Grands événements historiques dont l'humanité aurait infiniment perdu le souvenir si MM. E. U. X. et mademoiselle A. C. K. ne s'étaient pas décidés à intercaler le récit dans les annales immortelles de leur voyage en Belgique.

Ma rencontre avec le gros feuilletoniste, à Anvers, m'est-il permis d'ajouter, une petite dose de bon sens dont m'a donné à Providence — et la lecture d'un livre que j'avais emporté avec moi dans la diligence, — me préservera celle-là encore. Dieu merci, d'un pareil ridicule. Ce livre, c'était le cinquième volume du voyage au pôle-sud et dans l'Océanie, sous le commandement de J. Dumont-d'Urville. En allant de Paris à Bruxelles je visitai successivement les îles Fiji, Bancks, Nitude, Salomon, Hogenie, Goudia, Umatu, Terate, etc.... Quel est le touriste européen qui osrait raconter ses impressions, après avoir lu celles de l'infatigable commandant de l'*Astralope* et de ses braves compagnons de périple et de gloire? Ses plus audacieuses inventions également elles jamais en intérêt leurs récits si simples et si vrais? Le mérite réel est toujours modeste. Ces hommes courageux qui exposent leur vie pour enrichir la science de quelques faits nouveaux, ou pour étendre et considérer, dans des mers lointaines, l'influence de leur patrie, ne se vantent et ne mentent jamais. Ils ne cherchent même pas à donner à la réalité l'apparence séduisante du mensonge. Et pourtant, quel parti le moins infâme de tous les feuilletonistes n'eût-il pas tiré d'une excursion semblable à celle que firent, le 21 novembre 1855, MM. Ducour, Boyer, Gérivaux et Desgras, sur l'île Isabelle, une des îles Salomon? — Ils étaient seuls, presque sans armes, loin de leur navire, au milieu d'une population nomade, perfide, cruelle, anthropophage. « Nos démodées réitérées, pour savoir s'ils mangent leurs ennemis, sont pleinement satisfaites par leurs gestes expressifs, dit M. Desgras. Ils mordent leurs bras en faisant semblant de manger. Cette démonstration est trop claire pour qu'ils puissent laisser le moindre doute; il serait d'autant extraordinaire qu'ils fissent exception, lorsque cette coutume est générale dans l'Océan Pacifique. Malí, qui s'est familiarisé avec leur lan-

gage, leur exprime tant bien que mal son aversion pour cette action. Sae, auquel il a accordé le titre pompeux de Tayo, le regarde avec surprise et semble lui demander si, nous aussi, nous ne mangeons pas nos ennemis. Mal, qui probablement n'a pris cette grande horreur du cannibalisme dont il fait parade que depuis son séjour à bord, profite de la circonstance pour faire un beau discours; ses auditeurs ont l'air de se dire : Comment un homme si grand, si robuste, peut-il ne pas manger ses ennemis? Si le voulait, sa table serait toujours bien servie. Et comme s'ils ne comprenaient pas les motifs d'une pareille conduite, ils regardent attentivement les gestes de l'orateur un peu moins sauvage qu'en eux. — Que sont encore les bifflecks d'ours, comparés à ces bifflecks d'hommes?

Je vous aurais donc, mon cher directeur, adressé au même lettré pendant mon voyage, si je n'avais à vous parler d'un merveilleux travail que j'ai eu le honneur, je ne parlai pas de déconvrir, mais d'admirer un des premiers, le chemin de fer de Liège à Verviers. Un fois achèvée, ce chemin sera, sans contredit, une des principales curiosités de la Belgique. Jamais peut-être l'homme n'avait eu à soutenir une pareille lutte contre la nature, jamais il n'avait remporté sur sa redoutable adversaire un plus complet et plus éclatant triomphe. La route de terre qui reliait Verviers à Liège suivait modestement les nombreux détours que fait, entre des collines bousées, avant de se jeter dans la Meuse, la charmante rivière de la Vesdre. Plus hardi et plus fier, le chemin de fer a tracé sa courbe sans s'inquiéter des obstacles qui pouvaient l'arrêter. La rivière, il la franchit; la vallée, il la comble; les montagnes, il les percé. C'est une suite non interrompue de viaducs, de ponts et de tunnels. Vous sortez des ténèbres les plus profondes et vous entrez tout à coup, sans transition, dans un délicieux petit vallon. Des bouquets de bois couronnent ces coteaux couverts d'une douce verdure, une eau rapide et transparente l'arrose, un soleil éclatant l'éclaire. A peine avez-vous en le temps de contempler ce ravissant tableau, déjà le convoi qui vous porte s'enfonce sous une autre voûte non moins sombre que la précédente. Est-ce un rêve que vous avez fait? Mais non, un château gothique, de construction moderne, s'offre à vos regards charmés. Quelle obscurité profonde! vous écrivez-vous. Comme ces ruines sont pittoresques! vous repouvez votre voisin en vous montrant du doigt un vieux château du Moyen-Age, perché au sommet d'un rocher. Vous courrez ainsi, à une vitesse de huit lieues à l'heure, de surprise en surprise, depuis Liège jusqu'à Verviers, ne sachant ce que vous devez admirer le plus, des gracieuses beautés de cette petite vallée de la Vesdre, ou des magnifiques et solides travaux qu'ont eu la gloire de faire exécuter les ingénieurs de la Belgique.

Ne louons pas trop les Belges cependant. Certains journaux français leur ont tant répété que leurs chemins de fer étaient, sous tous les rapports, supérieurs à ceux de la France, qu'ils ont fini par le croire et par s'en glorifier. D'abord leur modeste égala leur mérite; aujourd'hui, la vanité les égale; elles les perdra entièrement si l'on y prenait garde. Autant ils se montraient, jolis, simples, élégants, exacts, accommodants, etc., autant ils deviennent peu à peu arrogants, maussades, inexacts et chiens. Un triste désordre règne maintenant où se faisant encore admirer, il y a deux ans, l'ordre le plus parfait. Avez-vous l'autel de vos plâtres? — C'est encore moins cher et mieux administré que dans votre France, vous disent les empereurs supérieurs avec un ironique dédain. Telle est du moins la réponse qu'adressa à mes justes réclamations, le 10 septembre 1845, un des chefs principaux de l'Incommode et petit embarcadère du chemin de fer nord à Bruxelles. — Je le répète donc, les chemins de fer français sont, à l'heure qu'il est, malgré leurs imperfections, beaucoup plus confortables, plus prompts et plus polis que les chemins de fer belges.

Messieurs des *railways* out, en général, le grand tort de se croire dispensés d'avoir des attentions et des égards envers les voyageurs. Ils se regardent comme des potentiels nécessaires, que leurs sujets obéissants doivent être trop heureux d'admirer. Dans les commençements, le public les a autorisés en quelque sorte, par sa sorte de conduite, à concevoir d'aussi folles préventions. Victime d'un engorgement irrécupérable, il leur a prodigie des éloges ridicules; il s'est déclaré hautement leur ostéos, il a même tiré vanité de son imprécavance et de sa faiblesse. Instruit par de sévères leçons, il est actuellement plus raisonnable. S'il se determine à leur confier sa vie, s'il consent à s'exposer à toutes leurs *petites misères*, il impose, en retour, aux chemins de fer, diverses obligations, il exige qu'ils aient certaines qualités dont ils avaient cru pouvoir impunément se priver.

Les *petites misères* des chemins de fer! Que n'ai-je l'esprit d'un ami Old-Nick pour vous les raconter! Je ne parle pas des *grandes*; elles sont tellement effroyables,

que nel pensier ramme va la paura.

Mas les *petites misères*, qu'elles sont nombreuses et cruelles! Si elles ne nous font jamais mourir, comme elles nous rendent l'existence pénible! Qui n'a fait être pressé d'arriver pour se déterminer à les affronter et à les subir (1)!

Vous voulez partir par le convoi de midi; quatre ou cinq *petites misères* (voir Old-Nick et Grandville) vous ont arrêté en route; vous êtes en retard; vous hatez le pas, vous courrez même, au risque de vous faire écraser par les voitures qui encourent les abords de l'embarcadère, vous arrivez inquiet, hâtant, harassé; l'heure va sonner, le bureau est devant vous, un mètre à peine vous en sépare; mais il vous faut encore, avant de l'atteindre, décrire je ne sais quelle figure disgracieuse entre deux balustrades en bois qui le protégent contre l'empressement de la foule... Quand, votre billet

à la main, vous franchissez le seuil de la dernière porte, vous apercevez, à cent pas de vous, le convoi s'éloigner, puis disparaître... Vous montez marqué midi une minute. — « A quelle heure part le premier convoi? demandez-vous d'une voix ému à l'un des employés de la compagnie. — A quatre heures, vous répond cet homme d'un ton ironique et sourit. Vous avez quatre heures à dépenser... »

Hélas! oui. Un écritain fort spirituel, dont le nom n'est incoum, a eu la raison de le dire, « les hommes attendent, les chevaux attendent, quelques-uns même, si vous êtes jeune et beau, vieux et riche, ou fort aimable, les femmes vous attendent; mais jamais une *steam-engine*, ou une machine à vapeur n'a attendu personne, et il est impossible de courir après elle et de l'en rejoindre. »

Quatre heures à dépenser! Amère dérisio! Sais-tu bien, malheureux! ce qu'ils lui confonter, ces quatre heures? quelle influence, à jamais déplorable, une telle perte de temps peut avoir sur son existence? Dans le pays où il se rendrait vit une jeune fille qui aîné et qui partage son affection. Pressée par ses parents de consentir à un mariage odieux, elle l'attend pour prendre, de concert avec lui, un parti décisif. Il lui a promis d'être auprès d'elle tel jour, à tel heure. Quelque argent qu'il dépense maintenant, il ne saurait tenir sa parole. Si celle qui l'attend, ne le voyait pas arriver, le croit inutile, si le dépôt et la jalouse l'égarent, peut-être se déterminera-t-elle à céder aux prières de son rival. Sans cette fatal barrière, il fut parti, et au bout d'heure éternellement malheureux, ces deux êtres, créés tout exprès l'un pour l'autre, eussent, comme on disait au siècle dernier,

File jusqu'à la mort des jours d'or et de soie.

Vous n'êtes pas seul, vous n'entreprenez pas un voyage à la recherche d'une *épouse*; vous allez, avec quelques amis, passer une journée de repos à la campagne, vous êtes arrivé à l'embarcadère un quart d'heure avant l'heure fixée... Tout semble vous sourire: l'air est pur, le ciel sans nuages, la journée sera magnifique, la société seule de vos compagnons ou compagnies de plaisir suffira pour vous rendre heureux. Tout à coup un sifflet a retenti; c'est le signal du départ. Le chemin de fer traite les hommes comme les hommes traitent les animaux: il ne leur fait pas l'honneur de leur adresser la parole; c'est par un coup de sifflet qu'il leur exprime ses prémisses volontés. Ce signal, les portes s'ouvrent avec fracas, et la lente se precipite vers les voitures descendues à la rencontre. Entraîné par des flots d'hommes, de femmes et d'enfants, vous êtes porté malgré vous dans l'intérieur d'une voiture où, à votre grand désespoir, vous vous trouvez seul en compagnie de sept manants aussi désagréables à voir qu'à entendre et à sentir. Vousappelez vos amis; deux ou trois voix, parties de deux ou trois côtés différents, répondent à vos cris... Vous voulez sortir; mi condruem vous le défend sous peine de la vie; vos voisins se plaignent avec anxiomie de votre insupportable agitation; l'un d'eux même jette sur vous des regards menaçans, et s'apprête à vous proposer un duel pour le lendemain. En vain vous protestez contre cette odieuse tyrannie. « Votre billet, monsieur? vous demande votre geôlier, furieux de vos plaintes. — Mon billet? — Oui, monsieur, faut-il vous le répéter? — Je l'ai donné? — Oui, monsieur, qui l'a déchiré. — Et qui vous l'a rendu? — Oui, Où est-il alors? — Je l'ignore. » Vous le cherchez vainement, vous ne le trouvez pas, vous l'avez perdu dans la bagarre. Au moment même où le conducteur vous annonce l'agréable nouvelle qu'il l'arrivez à vous contraindra à payer une seconde fois votre place, un autre coup de sifflet se fait entendre, et la machine vous emporte sur les rails, en vous assenant des tourbillons de fumée et de fumée, en poussant les plus atroces gémissements qui aient jamais déchiré une oreille humaine!

À ce bruit, vous avez frémis malgré vous; car il vous a semblé entendre la trompette fatale de l'Ange exterminateur annonçant aux hommes l'heure du jugement dernier. Malgré vous aussi, vous vous rappelez alors toutes les fautes que vous avez pu commettre pendant votre vie, comme si vous deviez bientôt comparaitre devant votre Juge suprême, et votre mémoire évoque le funèbre souvenir de la catastrophe du 8 mai...

Mais chassons ces tristes pensées, et oublions un instant que tout voyageur qui se sent emporté par une machine à vapeur sur des rails de fer, doit nécessairement recommander son âme à Dieu; supposons même qu'aucune autre petite misère ne viendra vous assailler. Où sont les petits bonheurs de la route de terre, les beaux chevaux qui obéissent avec tant d'intelligence à la voix de leur maître, les débours gracieux de la route qui serpente au travers d'une prairie ou d'une forêt, les jeunes filles qui vous offrent des fleurs ou des fruits, les promenades à pied dans les passages difficiles avec une aimable voisine, à laquelle on offre son bras, et tant d'autres qu'il est inutile d'énumérer? — Le chemin de fer suit une ligne droite ou légèrement courbée; s'il s'arrête, c'est pour ramasser ses forces abattues, pour prendre ou pour déposer des passagers; mais jamais il ne songera à procurer aux voyageurs qui connaît à leur destination ni distractions ni repos; qu'il traverse une haude inculte et désolée, un frais valon, une belle forêt, il court toujours avec la même vitesse, sans se préoccuper des beautés de la nature; il tourmente de ses horrides crues les lessives les moins sensibles; il avale, avec sa poissière noire, toutes celles de ses malheureuses victimes qui se hasardent à ouvrir les yeux; il les étouffe avec les odeurs infernales qu'il exhale à chaque soupir. Qu'un malade soit tout à coup assis par une de ces douleurs violentes auxquelles une courte halte est absolument nécessaire, en vain, ne voudra sacrifier ni sa réputation ni sa vie, il le supplie de radurer sa marche; sourd à ses prières comme il serait sourd à ses menaces, son impitoyable bourreau ne lui répond que par un coup de sifflet tellement effroyable, que l'émotion qu'il éprouve redouble encore la violence de son mal...

Cependant le chemin de fer traverse un pays peu peuplé; il a fait à la dernière station une ample provision d'eau et de charbon; depuis une heure déjà il vous entraîne sans reprendre haleine, avec une vitesse de plus en plus grande... Avengé, suffoqué, étourdi, malade peut-être, vous sentez le besoin de respirer, ne faites qu'une minute. — Vain déris! Au lieu de diminuer, la vitesse redouble... Les arbres et les maisons passent si rapidement devant vous, qu'ils ne vous paraissent plus séparés par aucune solution de continuité... Vous fermez les yeux; mais si vous cessez de voir la vitesse, vous la sentez encore. D'abord le monotone cri de l'oiseau mouillé vous donne le mal de mer; puis le sang vous monte à la tête, mille peaines confuses se pressent en désordre dans votre cervelle; vous éprouvez ce mal étrange qu'on appelle le vertige. Entrainé par une force irrésistible, vous allez ouvrir la portière et vous précipiter sur les talus du chemin pour vous soustraire à cette insupportable souffrance... Heureusement, au moment où vous touchez le bouton, le convoi commence à ralentir sa marche... Vos yeux se rouvrent, votre cœur se dilate, votre tête se débarrasse, vous respirez, vous vivez, vous êtes arrivé.

Arrivé! — J'ai bien souffert, vous dites-vous à vous-même; mais que de temps et d'argent j'ai économisé! — Et, joué de cette illusion, vous vous félicitez d'avoir supporté courageusement les douleurs utiles. — Erreur grossière! Récupérez, en effet, et, tout compte fait, il se trouve que vous avez dépensé trois heures et dix francs de plus par le chemin de fer que par la diligence ordinaire, sur un modeste trajet de quatre-vingts lieues, et que vous avez eu en outre l'inappréciable avantage de changer sept ou huit fois de voiture.



AV. DE LA FONTAINE DU POUDON, A SP.

Arrivé! — Payez une seconde fois votre place et courrez découvrir votre bagage au milieu d'une montagne de malles, de valises, de sacoches, d'étuis, etc. Une fouille intelligente vous a mis en possession de l'objet cherché; tout fier encore d'en être quitte à si bon marché, de n'avoir perdu aucun de vos meubles, vous vous dirigez, votre bagage sous le bras, vers la porte de sortie. Une dernière misère vous

était réservée. Vous avez perdu aussi le petit bulletin qui devait prouver à l'employé de service à cette porte que vous étiez le légitime propriétaire de vos effets... heureux si nous vous arrêtez pas comme un voleur! Que de démarches vous deviez faire avant de pouvoir obtenir la remise de tout ce qui vous appartient! — Bonne chance, ô mon infortuné compagnon de route! Quant à moi, le sort aujourd'hui

(1) Est-il besoin d'avertir les lecteurs de *L'Illustration* que cette boutade de notre correspondant contre les chemins de fer n'a rien de sérieux...

ne est favorable, et je profite de ma liberté pour m'échapper de la station et courir à Spa.

Mais, j'y songe ! que vous dirai-je de ce charmant pays que vous et vos lecteurs ne sachiez déjà ? Qui n'a entendu parler de ces eaux minérales, si célèbres dans le monde entier ? jamais un malade n'a demandé en vain au *Pouhon* et à la *Géronstère* la santé qu'il avait perdue. Mais sur les dix mille étrangers qui visitent Spa chaque année, huit mille environ se portent parfaitement bien, ou se guérissent, sinon avec les eaux, du moins avec les plaisirs de Spa. Tous les matins, de nombreuses et brillantes cavalcades partent dans toutes les directions. Celles-ci vont parcourir les vastes forêts qui couvrent, à 630 mètres au-dessus du niveau de la mer, les montagnes voisines ; celles-là se rendent à la cascade de Goo, à la grotte de Remouchamps, à la belle propriété de Juslenville. Le soir ramènent tous les promeneurs au rendez-vous commun. Souvent une même table d'hôte fréquente trois cents con-



(Source de la Géronstère à Spa.)

vives. Après le dîner, un orchestre de musiciens exécute des ouvertures et des symphonies sous les magnifiques ombres de la promenade de *Sept heures*, où au sommet de la montagne d'*Annette et Lubin*. La nuit venue, chacun se rend à la Redoute, où des divertissements variés, le jeu, le spectacle, la lecture, la conversation, les concerts, le bal, terminent la journée des heureux ouïs auxquels les hôtels de Spa ont accordé une hospitalité aussi aimable que modérée. Il y a dix ans, Spa, abandonnée pour Baden-Baden et Wiesbaden, avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Une administration intelligente et les chemins de fer la rendront désormais ce qu'elle a déjà été : cette année, la ville d'eau la plus agréable et la plus fréquentée de l'Europe.

Adieu, mon cher directeur. Un autre fois, si vous me le permettez, je vous ferai part de la découverte de la Moselle par votre dévoué correspondant,

Les Fêtes de Septembre, à Bruxelles.

25, 26, 27, 28 SEPTEMBRE 1845.

Avant 1830 la Belgique ne s'était jamais appartenu à elle-même : les Romains, les Francs, des seigneurs féodaux, les ducs de Bourgogne, la maison d'Autriche, l'Espagne, la France et la Hollande, l'avaient tour à tour conquise et gouvernée. La Révolution de Juillet lui inspira le désir et le courage de devenir libre et indépendante. Au mois de sep-

tembre 1830 elle prit les armes, chassa ses derniers maîtres, brisa, en ce qui la concernait, les traités de 1815, et, puissamment aidée par la France, elle conquit enfin sa nationalité. Aujourd'hui elle forme un des Etats secondaires de l'Europe.

Cependant, bien qu'unies entre elles par les mêmes lois,

les neuf provinces dont se compose le royaume de Belgique offraient encore des divisions parfaitement distinctes. Chacune d'elles avait sa physionomie, son climat, sa langue, ses mœurs, ses coutumes, ses opinions. La révolution une fois accomplie, les hommes d'Etat appelés à la diriger durent donc s'occuper des moyens de fondre en un seul tout homogène ces éléments si



(Anniversaire de la Révolution belge. — Concert dans le Parc de Bruxelles.)

divers et si opposés. Les habitants de la Belgique étaient Français, Allemands, Hollandais, Espagnols même ; il fallait les rendre tous Belges. Pour atteindre ce but, le gouvernement présenta la loi du 1^{er} mai 1854, qui décrétait l'établissement d'un vaste ensemble de chemins de fer.

Cette grande mesure, si promptement exécutée, a déjà eu d'immenses résultats. Sans doute elle n'a pas encore produit tous les effets que l'avenir doit en attendre ; mais en rapprochant à de courtes distances les provinces les plus éloignées, elle a affaibli, si ce n'est détruit, une foule de préjugés et de

rivalités ; elle a rendu, de plus, d'énormes services à l'agriculture, au commerce, à l'industrie ; enfin elle a évidemment favorisé le développement intellectuel de la nation. Ainsi, depuis 1850, la Belgique, qui emprunte ses différents idèmes aux peuples qui l'avoisinent, et qui, par conséquent,

n'a point de littérature nationale proprement dite, a publié, pour la première fois, des ouvrages originaux d'un mérite incontestable. Les arts ont dévancé les progrès de la littérature. La peinture, la sculpture, la musique, ont maintenant, chez nos voisins du Nord, de célèbres interprètes.

Le gouvernement belge n'a pas voulu que le peuple pût perdre le souvenir d'une révolution dont les bénéfices sont déjà si grands. Aussi fait-il chaque année célébrer des fêtes publiques en l'honneur de son anniversaire. Ces fêtes ne sont pas toujours aussi monotones et aussi ennuyeusement absurdes que celles qui ont lieu à Paris, soit au 1^{er} mai, soit au 29 juil-

let ; elles varient selon les circonstances et selon les opinions des ministres régnants. Tous les ans le programme est discuté et arrêté par les Chambres.

Ainsi, en 1851, la même année où furent votés les chemins de fer, les fêtes de septembre eurent un caractère qu'on ne leur a malheureusement plus donné depuis. M. Rogier, alors ministre de l'intérieur, avait conçu le plan d'un grand concours musical et littéraire, qui avait pour but d'aider au développement de l'intelligence. Ce but fut atteint. Le gouvernement décerne des médailles et des sommes d'argent à des littérateurs et à des compositeurs de musique. Ces récom-

peuses avaient un grand attrait pour des artistes belges, dont les travaux sont si rarement récompensés avec quelque dignité dans leur pays. Ce concours ne fut suivi d'aucun autre ; mais l'impulsion était donnée, et, à dater de ce moment, une grande activité se déploya dans les travaux intellectuels. La littérature et la musique, qui ne peuvent aussi facilement se produire que la peinture et la sculpture, firent cependant de grands progrès. Ce fut en 1853, si nous ne nous trompons, qu'eut lieu dans le temple des Augustins, sous la direction de M. Félix, le premier grand festival belge de musique. Un nombre considérable d'instru-



(Anniversaire de la Révolution belge. — Concert dans l'église des Augustins.)

menistes et de chanteurs, venus de tous les points de la Belgique, se rendirent dans cette ancienne église, transformée en salle de concert.

En 1857, le déplorable état où se trouvait alors l'enseignement primaire inspira l'idée de créer à Bruxelles une société ayant pour but de répandre l'instruction parmi les classes ouvrières. Cette société ouvrit des cours gratuits qui comptèrent, en peu de temps, plus de huit cents élèves. On y enseignait surtout la musique.

Le gouvernement s'était mêlé des tendances de cette société ; rassuré, il conçut l'idée de faire servir cet enseignement à l'embellissement des fêtes de septembre de l'année 1858. Des chœurs devaient être chantés sur la place des Martyrs au moment de l'inauguration de la statue de la Liberté élevée à l'endroit où reposent les combattants qui succombèrent en 1830. Mais les ministres actuels, craignant sans doute de donner aux fêtes de septembre un caractère trop prononcé, renoncèrent à ce projet.

Cependant, l'enseignement musical continua de faire de rapides progrès parmi les masses ; de nombreuses sociétés de chant se constituerent de toutes parts, et, en 1851, le gouvernement songea de nouveau à les employer aux fêtes de septembre ; un grand concours vocal ayant été institué cette année à Bruxelles, toutes les sociétés de chant du royaume et même de l'étranger furent invitées à y prendre part. Des médailles étaient destinées aux sociétés victorieuses. Une fête semblable eut également lieu en 1842 ; mais alors déjà s'aperçut des nombreux inconvénients qu'elle offrait. Les villes ou résidaient les sociétés qui n'obtenaient point de prix virent leur défaite avec dépit. L'union que l'on voulait faire régner entre toutes les provinces de la Belgique fut de nouveau compromise. On se rappela que, sous le gouvernement hollandais, une haine profonde entre Gand et Anvers n'avait eu d'autre motif que le prix remporté par la première de ces villes à un concours de musique. Les concours de chant durent donc être abandonnés de nouveau.

L'anniversaire de la Révolution de 1830, célébré cette année à Bruxelles, n'a pas encore été ce qu'il devrait être si le gouvernement comprenait son devoir. Les fêtes données étaient plus faites pour récréer les yeux que pour réjouir le cœur ou éléver l'intelligence. Cependant, parmi ces fêtes, nous en avons remarqué qui sont susceptibles de développer de plus en plus, en Belgique, le goût et le sentiment de la musique ; tels sont, par exemple, les concerts donnés aux Augustins et au Parc.

L'ancienne église des Augustins, où se donnent actuellement à Bruxelles les concerts qui exigent la réunion d'un grand nombre d'exécutants, est un édifice élevé en 1642 et réuni à cette époque à un couvent d'une construction beaucoup plus ancienne. L'extérieur, d'une remarquable simplicité, offre quelque intérêt ; le portail de l'église est assez large : il est orné de six colonnes dont les chapiteaux supportent une corniche qui règne sur toute la façade. Trois portes donnent accès à l'intérieur. Les dessins de cette

église et de son portail sont dus à Wenceslaus Coebergher. L'intérieur des Augustins, disposé actuellement en salle de concert, peut contenir un grand nombre d'auditeurs; des bancs sont rangés dans la nef principale ainsi que dans les deux nefs latérales. Au-dessus des deux nefs latérales, on a élevé des espèces de tribunes qui contiennent encore un certain nombre de places. Au fond, dans l'ancien clocher, se trouve l'orchestre.

La partie musicale des fêtes de cette année a été confiée par le gouvernement à M. Ferdinand, ancien chef d'orchestre du théâtre de Liège. M. Ferdinand a fait preuve d'une grande activité, et surtout de beaucoup d'habileté dans l'organisation et dans la direction des grandes solennités musicales. Trois cents exécutants environ, tant instrumentistes que chanteurs, se trouvaient placés sous sa direction aux concerts des Augustins. Liège, Tongres, Verviers, Namur, Mons, Maestricht, Berg-op-Zoom, Leyde, Cambrai, Valenciennes, Courtrai, Bruges, Ostende, Gand, Termonde, Haït, Lille, Spa, Aix-la-Chapelle, Cologne et Mayence, avaient envoyé à Bruxelles, par les chemins de fer, l'élite de leurs délégués. Comme on le voit, la Hollande elle-même était représentée à ce festival. Thérèse est la puissance de la musique qu'elle force à fraterniser les ennemis les plus irreconciliables.

Cette masse imposante d'exécutants a rendu avec beaucoup d'ensemble quelques-uns des morceaux les plus célèbres de la musique classique, au nombre desquels on a surtout remarqué les magnifiques compositions de Beethoven, de Cherubini, de Méhul, de Händel et de Haydn.

Outre les deux concerts donnés aux Augustins, le programme des fêtes de septembre portait qu'une troisième séance musicale, également dirigée par M. Ferdinand, aurait lieu dans l'enceinte du parc.

Le parc de Bruxelles, regardé avec raison comme l'une des plus belles promenades d'Europe, est merveilleusement disposé pour que la musique, — la musique vocale surtout, — y produise de beaux effets. Vers le milieu de cette magnifique promenade se trouve un bassin rempli d'eau. C'est à quelques pas de ce bassin que l'on avait disposé une estrade où sont venus se placer, vers les sept heures du soir, tous les chanteurs appelés à prendre part à ce concert vocal. Notre dessin peut sans doute donner une idée de l'aspect féérique que présentait cette scène, brillamment éclairée par des milliers de lampes et de candélabres, qui se reflétaient dans l'eau du bassin, et dont un sombre rideau de verdure faisait encore ressortir l'éclat.

Si jamais de nouvelles modifications étaient apportées aux fêtes variables de l'anniversaire de la Révolution belge, l'*Illustration* préparerait de nouveau ses crayons et sa plume.



Un Amour en province.

NOUVELLE.

(Suite et fin. — Voir 1^e, p. 74.)

II.

La mère de Démosthène passait les premiers mois de son deuil dans une jolie bastide que son mari avait achetée sur les bords de la mer pour aller se reposer des fatigues du harcasseur. C'est là qu'enfouie de sa famille, elle attendait l'arrivée de son fils. Démosthène n'avait qu'une sœur, qui s'était mariée pendant son absence avec un assez riche négociant nommé M. Armand. Celui-ci était resté orphelin de bonne heure, et avait servi, pour ainsi dire, de tuteur à deux sœurs plus jeunes que lui. Madame Delvil, qui dépassait alors trente ans, dissimulant son âge, aimait à un vieil ami qui lui faisait une grande liberté, élégante, coquette, et étrangement dépeinte de voir toujours auprès d'elle une jeune sœur de dix-huit ans, à l'air noble et candide, vraiment belle, donc d'une intelligence supérieure et originale qui ne s'était encore évélée qu'à dom dans ce contact étouffant d'un village qui l'enfermait. Thérèse Armand était pour sa sœur un objet de menaçante rivalité; tandis que les grâces de la jeune fille se développaient chaque jour, les charmes un peu surannés de la femme déjà sur le retour tendaient à s'effacer pour jamais. C'est pour la plupart des femmes une époque pleine d'amerme et d'angoisse que cette phase du déclin. Madame Delvil la combattait résolument; mais, forcée de lui céder cependant, elle éprouvait des révoltes intérieures qui se trahissaient en mauvaise humeur contre Thérèse, cadine, riante et chaque jour plus jolie. Aussi souvent et aussi longtemps que possible, madame Delvil s'était reposée du rôle de mentor de Thérèse, qui lui imposait sa qualité de sœur aînée, d'abord sur son frère, plus tard sur sa belle-sœur, et, en dernier lieu, sur la mère de Démosthène, qui, depuis la mort de son mari, avait trouvé une douce distraction à sa solitude dans l'ambulance compagnie de la jeune fille. De son côté, Thérèse s'était sentie véritablement heureuse de passer quelques mois avec la bonne veuve dans cette riante bastide, au bord de la

mer, loin du ménage un peu bourgeois de son frère et des goûts mondains et vulgaires de sa sœur. Elle avait plus vécu par l'esprit et l'imagination, durant ces quelques semaines de solitude, que pendant les années lenteusement écoulées de sa jeunesse connue et révérée. Le père de Démosthène, voulant en imposer comme étudit et comme bel-esprit, avait en le luxe d'une double bibliothèque à la ville et à la campagne, et si veuve, qui n'avait jamais ouvert de sa vie un autre livre que son livre d'heures, ne soupçonna pas qu'il y eût le moins de danger pour une jeune fille de lire tous les livres de littérature que son mari avait mêlés aux Digestes et aux Codes.

Thérèse lut aussi les poésies, les histoires, et même quelques romans. *Clarice Harlowe la toucha*; *Corinne* exalta son intelligence; *La Nouvelle Hélène* fit pour elle sans danger, *Julie* lui parut raisonnable et pleante, et *Saint-Prix* un triste idéal. Entrée dans le cabinet de l'avocat défunt, la jeune fille dévorait volume sur volume, tandis que la mère de Démosthène surveillait ses poules, ses lapins et ses fruits. Thérèse employait aussi les heures brûlantes de la journée, alors que la promenade était impossible; mais lorsque, le soir, la brise de la mer fraîchissait, elle allait s'assurer sous un petit bois de pins qui touchait au rivage, elle revait déficieusement, son cœur dilaté, elle sentait, en face de la nature, le réveil d'une âme forte et d'une sensibilité exquise. Parlait la mère de Démosthène l'accompagnait; alors la jeune fille était distraite de ses rêveries accompagnées par la conversation de la bonne mère, qui ne tarissait pas en éloges sur son fils bien-aimé, gloire à venir de sa maison, noble héritier de l'éloquence paternelle.

Thérèse, dont l'esprit piste et un peu inquiet s'était permis de douter depuis quelques années du génie du père de Démosthène, fut d'abord disposée à la même incrédulité envers les mérites du fils; mais la mère les exaltait avec tant de conviction et de force, qu'inconsciemment sa foi fit quelque impression sur l'âme de la jeune fille; il y avait d'ailleurs, ajoutait la bonne veuve, des rapports frappants de goûts entre Démosthène et Thérèse; comme elle, il aimait l'étude, la littérature, la poésie.

Inconsidérable l'esprit de la jeune fille fut attiré vers cette image du plaisir *Parisien*: instruit, élégant et spirituel, ainsi qu'en se plait à lui représenter Démosthène dans sa famille; et parfois, durant ses promenades au soleil couchant qui se baignait dans la mer, une figure idéale et claire peuplait la solitude qui se déroulait devant elle : c'était celle de Démosthène!!!! Elle était dans cette disposition d'âme, lorsqu'une lettre du héros de ses rives annonça à l'heureuse veuve le jour fixé pour l'arrivée de son fils. Il devait, ayant de se montrer à la ville, aller embrasser sa mère à la campagne, et s'y arrêter une semaine pour se reposer de la fatigue du voyage.

La jeune veuve désiré par la mère de Démosthène et assez impatiemment attendu par Thérèse arriva enfin. Dès le matin, M. et madame Armand et madame Delvil, dans sa plus jeune et agacante toilette, s'étaient rendus à la bastide. On ne savait pas à quelle heure précise devait arriver le voyageur, de sorte que toute la journée se passa dans une attente agitée. La bonne mère alla et venu, donnant des ordres, gourmandant et aidant sa cuisinière, afin que le premier repas qu'elle offrirait à son fils fut exquis en tous points. M. Armand se promenait avec sa femme dans l'allée du petit jardin, et, comme un bon négociant, causait affaires d'intérêt. « Votre frère se montera, j'espère, équitable dans le partage », disait-il à sa femme; il herita, grâce à l'unique testament de votre père, du quart en sus de tous les biens; je pense du moins qu'il nous laissera notre part d'immenses. — Oui, certes, il le fera bien, » répondait la ménagère, qui, en femme positive, était résolue à plaider contre son frère plutôt que de se laisser déposséder. Madame Delvil passa les heures d'attente dans sa chambre, allant de son miroir à la fenêtre, épian le moindre bruit, revenant arranger une boucle rebelle, un noeud de ruban d'un effet incertain, et tout en se mettant sous les armes, elle pensait que l'aimable avocat parisien ferait une heureuse diversion à la monotone compagnie des jeunes négociants de la ville, qui ne seavaient parler que honneur et devoirs et devoirs. Quant à Thérèse, assise sous un berceau d'acacias en fleur d'où l'on dominait la route et la mer, elle lisait une des plus belles élégies de M. de Lamartine, celle qui commence ainsi :

D'ici je vois la vie à travers un ongle
S'envoyant pour moi dans l'ombre du passé;
L'heureux seul est resté, comme une grande image
Survit seule au néant dans un songe efface.

Ces expressions brûlantes et poétiques d'un ravissement et d'une souffrance qu'elle comprenait, mais qu'elle n'avait pas encore ressenties, initiaient son ame à l'amour, à cet inéfable et divin sentiment qui, selon d'expression du poète, survit seul au néant. L'image de Démosthène flottait dans son ardente réverie. Un bruit se fit entendre; elle crut qu'il arrivait, elle resta immobile, son cœur battait de force; une lame s'échappa de ses yeux et tomba sur le feuillet du livre entrouvert; mais tout à coup elle s'arracha elle-même à son émotion en poussant un petit éclat de rire enfantin; son esprit était en révolte contre son cœur; elle éclata à cette opposition. Malgré les séductions qu'elle prenait au fantôme adoré, le nom de Démosthène lui paraissait soivralement ridicule, et elle se disait qu'un homme d'esprit, dans notre siècle de sévérité simplifiée, aurait dû se débarrasser vite de ce nom étriqué. Tout en pensant ainsi, elle monta d'un pas léger et avec un air de dénué-raillerie les marches du porche qui conduisaient au salon. Démosthène n'était pas arrivé. Toute la famille attriée, ainsi que Thérèse, par une fausse alerte, était là réunie; M. et madame Armand, fort calmes; la mère, inquiète et troublée par la pensée des dangers imaginaires que son fils courrait en route; madame Delvil, assise près de la porte vitrée qui s'ouvrait sur le perron, jumant avec un charmant éventail ou avec des barbes diaphanes d'un gracieux bonnet qui encadrait coquettement et rajettait son joli visage; parfois son attention se portait sur les plus régulières de sa robe de taffetas noir, ornée de dentelles noires, et dessinant à merveille sa

taille encore svelte. Voilà madame Delvil aurait encore pu faire illusion; mais, à côté de sa sœur, ce n'était plus qu'un débris; elle le sentait, et involontairement elle jetait des regards d'envie sur la jeune fille belle et sereine qui était là près d'elle, nonchalamment accoudée sur la table où reposait le livre qu'elle continuait à lire. Ses blonds cheveux, relevés en nattes au sommet de la tête, entouraient de grappes flottantes son frais visage, son cou pur, et venant effleurer ses blanches épaules; une simple robe de mousseline bleue dessinait sa taille souple et fine; ses manches étaient courtes et laissaient à découvert des bras d'une pureté de forme qui rappelaient la statuette grecque. Elle était ainsi admirablement belle, et la pensée envieuse de sa sœur, tout en cherchant un défaut à ces charmes si purs, était vaincue. Elle disait alors tout bas : « C'est bien avec raison que nos lourdauds de province l'ont surnommée la perle des louches-du-Rhône! » Tandis que châtaigne s'abandonnait ainsi à ses préoccupations diverses, la mère était tout à fait venue. Tout à coup un bruit de fouet se fit entendre : « Pour cette fois, c'est bien lui! » s'écria la mère, et retrouvant de jeunes jambes, elle courut sur la route par laquelle devait arriver son fils. M. et madame Armand la suivirent d'un pas plus modéré. Madame Delvil composa son sourire le plus séduisant, son regard le plus assassin, et descendit le perron. Thérèse seule resta debout sur le seuil de la porte, en apparence indifférente, mais en réalité fort troublée; car, au moment où la voiture s'arrêta et qu'elle vit un jeune homme dont elle ne distinguait pas les traits s'élançer, elle prêta à cette ombre, que la veuve de l'avocat pressé avait tendresse dans ses bras, toutes les séductions irrésistibles de l'idéal de ses rêves; et, s'abandonnant de nouveau à son cœur, elle s'écria mentalement : « Oh! mon Dieu, ne serai-je pas déçue? sera-t-il tel que je l'espere? et m'inspirera-t-il?

III.

Après avoir embrassé sa mère, sa sœur et son beau-frère, et bâillé galamment la blanche main de madame Delvil, Démosthène entra dans le salon, très-faiblement éclairé; il aperçut Thérèse pliée qu'il ne la vit, il la basa au front d'un air distrait, comme une aimable enfant dont sa mère lui avait souvent parlé dans ses lettres. La jeune fille tressaillit sous ce premier baiser donne froidement, mais reçu par elle avec une émotion virginal et brûlante. Elle resta quelques instants recueillie, les paupières baissées, comme si elle eût craint qu'un regard fit évanouir l'ineffable bonheur qui elle venait d'éprouver; enfin elle se décida à regarder Démosthène. Ce premier coup d'œil fut un désenchantement, elle le trouva vicieux et laid; mais il parla, et le son de sa voix la charma, et cet accent parisien si doux, si correct, en contraste avec le mauvais français criard et discordant qu'elle entendait chaque jour, lui parut une harmonieuse musique. Il parla de Paris, de ses monuments, de ses œuvres, de ses artistes, de ses littérateurs célèbres; il cita des vers des poètes en vogue qu'il connaît tous, disait-il; il se vantait, il mentait, il produisait un grand effet. Thérèse l'écoutait avec ravissement; il s'exprimait d'une manière fort ordinaire, mais les choses qu'il racontait avaient un attrait de puissante curiosité pour la jeune fille; elle restait silencieuse et charmée, tandis que madame Delvil, semblaient et coquette, questionnait Démosthène, le complimentant, s'occupait sans cesse de lui et le forçait à s'occuper d'elle. Pour la première fois, Thérèse souffrait de l'irritante coquetterie de sa sœur, sa candeur en était révoltée. Que voulait madame Delvil? dans quel but exercer l'attention de Démosthène et provoquer sa galanterie? Elle, du moins, elle était libre, elle pouvait l'aimer... et, en pensant ainsi, elle sentit une sorte de mépris pour sa sœur. Durant toute la soirée, Démosthène avait à peine regardé une ou deux fois la jeune fille; elle lui avait paru fort belle, mais il la jugea très-sotte, car, plus occupée à l'écoutier qu'à se montrer elle-même, elle avait gardé un strict silence. Retirée dans sa chambre, Thérèse pleura; il est noble, instruit, distingué, pensa-t-elle; je l'aime, mais il ne m'aime pas, il aime ma sœur; et elle se sentit jalouse.

IV.

Elle passa une nuit fort agitée, et le lendemain, quand le jour parut, elle descendit dans le cabinet du père de Démosthène, y prit un volume, et alla s'asseoir sur le bord de la mer. Elle bâilla à huit voix cette admirable chanson du lac, dont le langage passionné a souvent servi d'interprète à des amours qui auraient craint de se traduire sous des expressions moins poétiques. Un bâton de pas vint l'interrompre, elle tourna la tête, aperçut Démosthène, et très-sollicit visiblement. « Parlez-moi, mademoiselle, je vous dérange, je suis indisposé... Elle, du moins, elle était libre, elle pouvait l'aimer... et, en pensant ainsi, elle sentit une sorte de mépris pour sa sœur. Durant toute la soirée, Démosthène avait à peine regardé une ou deux fois la jeune fille; elle lui avait paru fort belle, mais il la jugea très-sotte, car, plus occupée à l'écoutier qu'à se montrer elle-même, elle avait gardé un strict silence. Retirée dans sa chambre, Thérèse pleura; il est noble, instruit, distingué, pensa-t-elle; je l'aime, mais il ne m'aime pas, il aime ma sœur; et elle se sentit jalouse.

Mais non. Serra Démosthène avait avec étonnement: Lamartine! le Lac! oh! le Lac, c'est mon morceau favori; que de fois j'ai lu l'acrosticé! et, prenant le livre des mains de Thérèse, il se mit à reciter avec assez d'art ces belles strophes qui, accompagnées du bruissement des vagues, et, à cette heure matinale et recueille, parurent plus belles encore à l'âme attendrie de Thérèse. C'est le poète qui la captivait, mais, involontairement, elle attribua au charme de la voix de Démosthène une partie de son émotion. Rien qu'il s'imagina que ces beaux vers traduisaient des sentiments réels que Démosthène connaissait, et qu'il ne les disait si bien que parce qu'ils étaient un écho de son cœur. A la dernière strophe, des larmes gâchaient sur les joues de Thérèse. Enchanté de l'effet qu'il pensait avoir produit : « N'est-ce pas que c'est beau, est assez pour suivre! et maintenant, venez-vous du Bacin? écoutez la déclaration de Neron à Jamie, vous croirez entendre Talma. » Et il se mit à déclarer avec une certaine habileté d'imitation ces vers inaltorablesment beaux.

Thérèse l'écoutait avec ravissement, car toute grande poésie l'émanouïlait. Il lui lit entendre ainsi plusieurs fragments de nos meilleurs poètes; elle le loua fort de son goût et de son talent, et lui *découvrit* alors qu'il avait beaucoup d'instruction et d'esprit, alors qu'il vif, original et profond, qui l'embarrassait parfois, lui qui n'avait qu'une intelligence de placage.

Il se promèneront fort longtemps sur le rivage et dans le petit bois de pins. À l'heure du déjeuner, la voix retentissante de M. Armand vint les avertir qu'on les attendait à la bastide. Thérèse, un peu troublée, passa devant son frère sans lui parler, et elle reçut ces dames déjà, réunies dans la salle à manger. « Mais savez-vous que votre sœur est charmante ? » dit d'un ton de connaissance Démosthène à son beau-frère. — Je le crois bien, répondit simplement l'homme; c'est une des plus belle personne du département, sans compter qui elle a un esprit qui nous étonne : nous ne savons d'où il vient. — Oui, en vérité, son esprit est surprenant, répliqua Démosthène.

Plusieurs riches partis se sont déjà présentés pour elle, mais elle n'épouserait jamais qu'un homme bien élevé et d'un vrai mérite. » Démosthène se rengeorge. En ce moment, ils entrèrent dans la salle à manger. — Quoi ! monsieur le Parisien, vous faire attendre ? dit madame Delvîl en minaudant. — C'est la faute de votre amable sœur, répondit Démosthène avec un sourire galant qui s'adressait à Thérèse. — En vérité, repliqua seciemment madame Delvîl. — Oui, madame, je me suis oublié en la récitant de beaux vers ; elle les sentait si bien, qu'elle encourageait mon futile talent. — Je l'avais prévu, qu'ellevaient la mère de Démosthène ; vous avez les mêmes goûts, vous deviez vous entendre. — Ainsi, monsieur, poursuivit madame Delvîl avec une sorte d'irritation, vous approuvez qu'une jeune fille se nourrisse l'esprit de romans et de poésie ? — Eh ! eh ! ma sœur, l'autour qu'en trouvez dans les livres ne me plaît pas si loin que d'autres amours, répondit M. Armand avec un gros rire. » Madame Delvîl jeta un regard de superbe dédain, et, continuant à s'adresser à Démosthène : « Est-ce qu'à Paris, monsieur, on aime les femmes hel-spir ? — On aime les femmes qui ont assez d'intelligence pour apprécier la notre, répondit Démosthène avec fatuité. — Seulement assez pour ce faire ? lui demanda Thérèse d'un ton peu卑fleur. » Il fut déconcerté ; et pour sortir d'embarras, il s'efforça de nouveau d'être très aimable auprès de la jeune fille. Son amour-propre était en jeu ; c'était, disait-on, la plus belle personne du département et, quoique elle eût à peine dix-huit ans, on la citait déjà pour son esprit. De prime abord occuper ce jeune cœur, s'en faire aimer, n'était-ce pas pour lui une preuve de supériorité dont il devait être fier ? Un instant, dans la soirée de la veille, lors de la coquetterie de madame Delvîl l'avait attristé ; mais quand il revit au grand jour ces grâces de trente ans auprès de la fraîche beauté de Thérèse, il s'accusa de malavus goit.

D'ailleurs, le souvenir des charmes surréalistes de Locardie le rendait plus disposé encore à la séduction de la jeune fille ; il y pensait qu'il était ame de Thérèse, après l'avoir été de la fizantine, serait une éclatante réhabilitation nécessaire à son amour-propre. Dans cette situation d'amé, il ne s'occupa que de la jeune fille ; madame Delil y fut vieillissement de dépôt. Après le déjeuner, elle se retrouva dans son appartement pour essayer d'une nouvelle toilette, pensant que celle du matin avait manqué son effet. — Thérèse passa dans la petite bibliothèque Démosthène l'y suivit ; elle lui parla de nouveau de Paris. Ils causèrent longtemps avec bonté. La conversation de Démosthène empruntait un vif intérêt aux souvenirs de tout ce qu'il avait vu ; celle de la jeune fille était naturellement empreinte d'esprit et de supériorité. Ils furent interrompus par le bruit d'une voiture qui s'approchait de l'habitation ; Démosthène regarda par la fenêtre, et laissa échapper un cri de surprise et presque d'éffroi. Dans cette voiture qui touchait à la bastide, il reconnut Léoncadie !

V

Il ferma brusquement la fenêtre, et donnant un tour de cle à la porte du cabinet, se précipita aux genoux de Thérèse. « Mademoiselle, lui dit-il avec empressement, au nom du ciel, donnez-moi une preuve d'affection ! » Presque épouvantée de cet étrange mouvement et de ce ton solennel, Thérèse se dirigea vers la porte, qu'elle allait ouvrir lorsque Bémosthène s'écria avec plus d'instance : « Oh ! de grâce, mademoiselle, ne craignez rien, mais éronnez-moi ! » Et que faut-il que je conte ! dit Thérèse en tremblant et en rougissant bêtement. « Vous m'inspirez une respectueuse admiration, une irrésistible sympathie ; eh bien ! en échange de ces pure et vifs sentiments, accordez-moi un peu de confiance, un peu d'amitié. » Comment ? répondit Thérèse. « En croyant ce que je vous dirai sur ce qui va se passer ici, et en ne cherchant pas le péché dans. » — Et que va-t-il se passer ? dit Thérèse avec une sorte de terreur. — Voulez le sauvez, s'écria Bémosthène ; mais conseillez à ne pas en être témoin ; restez ici un quart d'heure à m'attendre. — C'est facile, répondit Thérèse en souriant ; j'aurai des restes souvent plusieurs heures volontairement enfermés. — Oh ! merci, » s'écria Bémosthène, qui reçut cette réponse comme un consentement. Et ouvrant la porte, il se la fit ouvrir et la reforma à l'extérieur. « Quoi ! prisonnière ! » S'entendit répéter, mais je ne veux pas ; ouvrez donc, monsieur, » Bémosthène ne l'entendit point, la voix retentissante de Léonard qui arriva seule en ce moment puisqu'il lui il se préoccupait pour conjurer Forage. Cependant Thérèse s'était approchée de la fenêtre, et à travers les barres de fer qui la rendaient infranchissable, elle avait vu la jeune débouchure de l'avenu de la bastide et s'arrêter devant le portail. Une femme descendit ; Thérèse ne put distinguer qui un mantelet noir et un voile vert. Cette femme était-elle jeune et belle, ou vieille et laid ? l'esprit de la jeune fille se perdit en conjectures. Pour satisfaire sa curiosité, elle fut tiré sur le point d'appeler, « Je veux la voir, » pensa-t-elle. Puis, après une réflexion, « Mais qui bon ? ne m'a-t-il pas dit qu'il se sentait attiré vers moi par une irrésistible sympathie ? c'est donc moi qu'il aime ?

Cette femme, quelle qu'elle soit, il ne l'aime pas ! » Cette pensée lui fut douce et elle se résigna à l'attente. L'obéissance et le dévouement sont si faciles en amour ! et en ce moment Thérèse croyait sincèrement aimer Démosthène. Elle s'assit sur le bord de la fenêtre, et se mit à rêver avec assez de calme,

VI.

« Démosthène ! Démosthène ! criait épouvanté Léocadie en franchissant la porte du salon, où étaient alors réunis la veuve de l'avocat, sa fille et son gendre. — Que voulez-vous madame ? dit M. Armand en se levant ébahi. — Ce que je veux répondit la figureante ; l'ingrat n'est-il pas ici ? Et elle se mit à jurer au naturel une scène d'Ariane abandonnée. En ce moment, Démosthène entra. L'indignation cessa la place à l'amour dans le cœur de Léocadie, et s'élançant vers l'infini, elle l'entreprit à l'étonner dans ses bras musculeux. Il se débattit quelques instants, et finit par se dégager. « Madame, dit-il d'un ton grave tout à fait plaisant, la plus grande preuve de tendresse que vous puissiez me donner, c'est de me renvoyer dans votre voiture ; je vous rejoindrai dans quelques minutes, mais vous comprenez bien, ajouta-t-il, que j'ai quelques explications préalables à donner à ma mère, à ma sœur... » Et tout en parlant ainsi, il reconduisit la figureante vers la porte. « J'y conseille murmurâ-t-elle ; mais si vous ne repartez pas dans dix minutes, je reviens. » A peine eut-elle disparu que la mère, la sœur et le beau-frère de Démosthène s'arrêtèrent à la huis. « Quelle est donc cette femme ? que vient-elle faire ici ? — Cette femme n'a pas beaucoup aimé, et elle ne peut vivre sans moi ! — C'est en dehors de tout principe ! s'écria l'excellente mère. — Mais cette femme est fort belle, objectèrent M. et madame Armand ! — Elle a été fort belle, et c'est encore meilleure des premières tragédies. — Jesus Marie ! s'écria l'honnête veuve scandalisée, je s�ais bien que Paris te perdríaient ! — Soyez tranquille, ma mère, je n'épouserai jamais cette femme ; mais je dis quelques-égarés à son dévouement à ses malheurs, à son talent : je vais la reconduire à la ville, lui faire entendre raison et je vous reviens. » A ces mots il sortit et, se dirigeant du côté de la fenêtre de la petite bibliothèque

que, il aperçut Thérèse et s'approcha d'elle. « Je viens vous délivrer, lui dit-il en lui remettant la clef de la porte qui s'était fermée sur lui. Oh! merci, ajouta-sil, de votre confiance, et maintenant donnez-moi encore une preuve de bonté : ne m'accusez pas pendant ma courte absence, à mon retour je vous dirai tout. Cette femme, qui m'a suivi jusqu'à ici, a été bien belle, bien séduisante ; puis elle m'a fait une amie. Pour moi, Thérèse, ajouta-t-il d'une voix aimée, avant de vous connaître, sais-je si j'ai aimé ? » Sans attendre de réponse, il disparaît. Tout en rejoignant avec humeur Léon, il se félicitait d'avoir pu la dérober du moins aux regards de madame Delvill et surtout à ceux de Thérèse. Si par malheur Thérèse avait vu, pensait-il, c'était fait de moi prestige. Une telle héroïne aurait rendu bien ridicule, tandis qu'inconnue, son image aggravait le cœur de la jeune fille et la tourmentait infailliblement vers moi. Tout en pensant ainsi, se réjouissait de son habileté. Dans cette aventure, il songeait

VII

« Madame, dit-il d'une voix très-rude à la figurante, je ne comprends rien à votre équipée; je vous avais laissée à Paris dans une position avantageuse, et... — Bien avantageuse, et c'est! interrompit Léocadie d'un ton naturellement agité par les paroles de Démosthène; dès le premier soir, une cabale interrompu mes débuts, et pour vous suivre, pour payer ma place à la diligence, j'ai été forcée de vendre mon mouton! — Quelle folie! murmura Démosthène; et maintenant que vous venez? qu'espérez-vous faire ici? — Ne plus vous quitter, et si vous me repoussez, faire un esclandre, vous affranchir, faire connaître votre ingratitudine à tout le pays, et enfin, si vous me refusez votre appui, je débarquerai, pour gagner de quoi vivre, sur le grand théâtre de la ville. » Cette dernière menace épouvanta Démosthène; il n'avait plus d'illusions sur le talent de la figurante, et il sentait que si elle paraissait sur la scène locale, elle serait indubitablement stérile. Alors, comment aspirer désormais à la réputation d'homme irrésistible, qu'il ambitionnait d'acquérir en arrivant en province? Il fut jugé par toute la ville, Léocadie devenait une héroïne impossible; ce n'était plus qu'un grotesque Dulcine. Pour congerer cette redoutable alternative, Démosthène se décida à filer doux. « Madame, lui dit-il, feignant d'être subitement attendri, je serais le plus ingrat des hommes si je n'étais profondément reconnaissant de la preuve d'amour que vous me donnez; mais cet amour me serait trop envie s'il venait à être connu. De grâce, Léocadie, consentez à mener ici une vie calme; je vous verrai souvent, je ne serai occupé que par vos soins; mais je vous dirai qui nous ignore. La province n'a pas de mœurs, et vous arrivez, qui in de jà fortement compromis dans ma famille, pourraient me perdre tout à fait en public. Soyez heureux, mais sans bunt. » Tout en parlant ainsi, il prenait un air supplémentaire qui vainquit tout à fait la figurante. Ils arrivèrent à la ville, et, après avoir installé Léocadie dans un fort modeste logement, Démosthène s'empressa de prendre congé d'elle.

VIII

Son prompt retour à la bastide interrompt toutes les conjectures auxquelles s'étaient livrés, pendant son absence, les quatre femmes et M. Armand. La cramoît qui préoccupait ce moment l'exactitude veuve clair que son fils, entrainé par l'étrangeté, n'eût pris la fuite avec elle et ne repartit plus. « Mais elle est donc bien belle, cette Parisienne ? » demanda agacement madame Delvyl qui, ainsi que Thérèse, voulut entendre avec une vive curiosité le récit de cet accoutrement. « Pas la moins du monde, répondit-il d'un ton

convaincu M. et madame Armand. — Je n'en doutais, répondit madame Delvîl. Ces messieurs, si difficiles en province, sont fort accommodants à Paris, où l'on ne prend pas garde à eux. — Mais cette femme peut avoir les séductions de l'esprit? objecta timidement Thérèse. — Et en sa tête, dant à prononcer ces paroles, elle rougit beaucoup. « Oui », sans doute, dit la bonne mère, des séductions d'âme! « C'est une femme de théâtre ! » A ces mots, Thérèse baissa la tête et défit son fort triste. Ainsi Désirésthème n'était pas l'homme studieux et distingué qu'elle avait cru d'abord trouver; il n'aimait pas la littérature, et la poésie n'était pas l'élevation naturelle de son esprit; il ne devait l'appoggie de ces nobles goûts qu'à sa liaison avec une femme de théâtre : cette réflexion fut un véritable désenchantement.

En arrivant, Démosthène, qui avait étudié son rôle, embrassa cordialement sa mère, serrà la main de sa sœur, fit un salut gracieux à madame Delval, et sourit à Thérèse avec malice. « Oublions ce qui vient de se passer, dit-il à une extrémité d'un ton sérieux. Cette femme a commis une action extravagante en venant ici; c'est un sentiment irrésistible qui l'a poussée, le même sentiment la décide à présent à la résignation, à l'abaissement; dans peu de jours elle aura pour jamais quitté la France. — Panvre victime! murmura d'un air râveur madame Delval. — Panvre femme! pensa tristement Thérèse; il l'a aimée, d'un faible plus et il la chasse, si Démosthène ne lui paraissait pas encore ridicule, mais elle commençait à périr qu'il était fort personnel. Pour lui, impatient de se rebâtir dans son esprit, il lui dit avec instance et à voix basse : « Pardonnez-moi d'avoir pensé que j'avais aimé avant de vous avoir vue, ce n'était là qu'une illusion; d'hier seulement j'ai connu l'amour. »

... Démosthène gagna la victoire, mais auquel des deux spectacles d'instants de réveillement, elle se retrouva dans sa chambre. Elle aimait Démosthène ! oui, en vérité, elle l'aimait !... et quand ne la juge pas trop sotte d'après ce ridicule sentiment, elles comprennent instinctivement que c'était qu'un honnête véritable supérieur, mais comme elle n'en avait jamais rencontré aucun d'elle, elle crut un instant que Démosthène allait prendre la place de cet *idat* dont il n'était qu'une bouffonne parodie.

Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arrivée subite de Léocadie avait suscité le sentiment naissant de la jeune fille. La curiosité, la plausiose, l'amour, le dédain, luttaient dans son cœur et lui presentaient Démosthène sous les traits d'un héros de roman.

se venger de Demosthène en le ridiculisant ; elle n'y réussit qu'à déni. Malgré ses attestations, très-peu voucheront croire à la laideur de la figurante. Pour le plus grand nombre, ce fut une mystérieuse beauté ; ou s'en préoccupa beaucoup. Les hommes envieront Demosthène ; les femmes reverront à lui, pas la pauvre Léocadie, relâche dans sa mansarde, ne se doutant pas qu'elle avait agité pendant un mois les imaginations oisives d'une grande ville de province.

Démasthène, retenu à la bastide par ses affaires de famille, écrivit à la lignante des lettres fort tendres pour conjurer un nouvel état; il conquit ainsi quelques jours de liberté. Il les employa à exalter dans l'âme de Thérèse le pensant qu'elle éprouvait pour lui; la solitude et la paix lo firent de puissants auxiliaires. Il s'occupait aussi à réciter avec sa mère et se suer le partage de l'héritage de son père, et parfois il montrait alors involontairement à la personne intelligente de Thérèse un cœur sec, intéressé et vulgaire. Souvent sa séduction fut prête à s'avouer; mais il lui suffisait, pour redrester la jeune fille sous le charme, de quelques beaux vers l'ensemble. Cependant le moment approchait où Démasthène devait faire ses premières armes dans ce barreau, et il eut encore de l'éloquence de son père. Il était attendu à Paris, il y s'rendit avec sa mère, tandis que sa sœur et Thérèse devaient faire à la bastide la saison d'automne. Cette décision convint à la jeune fille; elle désirait l'isolement pour s'y recueillir et mieux pénétrer le sentiment qu'elle éprouvait. Avant de la quitter, Démasthène, attendrisse déclarà son présentement; il lui promit un prompt retour, puis une éternelle réunion. Thérèse, Fribatiba... « Avant de nous engager, dit-elle, il faut reciprocamente nous bien connaître. »

Un mois suffit à Démasthème pour accaparer tous les plaisirs de sa province, enchanter par sa faconde tous les membres de la cour royale, être le point de mire de toutes les héroïtesses à marier et de toutes les coquetteries en renom de la ville ; il devait l'homme à la mode de son département, sans aucun愧e brûlant sur des roses. Mais de toutes ses satisfactions, la plus douce, la plus complète, était d'avoir pu se faire aimer de cette jeune fille si belle, si intelligente, si aimable, lui en définitive déjà vaincu, laid, indiscrète. Thérèse, atteinte d'une maladie fort redoutable,

Pour courir sa destine par un tel mariage, Démosthène songea d'abord à se débarrasser à jamais de la figure ranle. Une occasion se présente, il la saisit brusquement. Un directeur de spectacle recrutait dans la ville une troupe tragique pour les Etats-Unis; heureux d'oblier Démosthène, dont il était le débiteur, il y incora Léocadie. Elle pleura si indigna, déclina d'abord, puis fut par signier son engagement, et bon gré mal gré elle fut embarquée sur un navire

qui mettait à la voile.

Sur ce même élément qui l'entraînait au loin, glissait un autre vaissé porteur d'une autre fortune. Enfin en finir avec cette métaphore banale, disons simplement que M. Armaud, frère de Thérèse, avait aventure dans une opération commerciale d'entretenir la fortune de sa sœur, qui gérait comme tuteur, le vaissé fit mariage, et la dot entière de Thérèse fut perdue. Tandis que ce sinistre s'accompplissait dans la solitude de l'Océan, Thérèse, ignorante et insoucieuse de sa fortune, passait à la campagne ces beaux jours

d'une attente agitée, si pleins de tourments et de douceur, ces jours d'illusions naïves qui passent si vite et ne reviennent jamais. Elle voyait souvent Démosthène ; il lui paraissait tendre, généreux, éloquent ; elle le jugeait souvent ainsi quand il n'était plus là, car lorsqu'il était présent la place de la réalité incomplète. Si parfois Démosthène manquait à la visite promise, Thérèse éprouvait une mordante tristesse ; cette femme inconnue, qui avait suivi Démosthène en province, le retenait sans doute ! Ainsi la pauvre figurante exilée était devenue, sans s'en douter, l'objet de la jalousie jalouse de la jeune fille.

Un jour Démosthène était attendu à la bastide, il n'arriva pas, M. Armand lui-même, qui venait chaque soir, ne parent point. L'inquiétude de Thérèse était extrême ; elle n'osait pourtant en faire l'avoue à sa belle-sœur. Le lendemain, M. Armand arriva suivant son habitude, mais il était tout et tout agité. En voyant son trouble, Thérèse, qui ne pensait qu'à Démosthène, s'écria : « *Lui* serait-il arrivé quelque malheur ? — C'est à moi, c'est à nous, ma sœur, répondit M. Armand, qu'il est arrivé un malheur irreparable ; et tout en larmes il se jeta dans les bras de sa sœur. — Mais que se passe-t-il donc, dit-elle avec effroi ? — Votre fortune et la mienne sont ruinées. J'ai venturé votre dot, je l'ai perdue ; je suis bien coupable, ma sœur. » Les traits de M. Armand exprimaient un profond désespoir. Thérèse prit la main de son frère, et lui dit avec un drôle sourire : « Je craignais un malheur plus grand ; je craignais la mort d'un parent, d'un ami, d'une personne qui nous est bien chère. Notre fortune est perdue ; dites-vous ? du moins cette campagne reste à votre femme : j'y passerai heureuse via avec vous. — Et avec un autre, l'espérez, dit madame Armand, attendant de la résignation de la jeune fille.

— Mais si cet autre ne venait pas ? murmura M. Armand d'un air sombre. — Il viendra, s'écria joyeusement Thérèse en entourant son frère de ses bras ; il viendra, il est trop fier, trop généreux. Il n'aime trop pour ne pas venir. » Et en répétant ces mots qui trahissaient son amour, elle était radieuse.

Cependant huit jours s'écoulèrent et Démosthène ne parut point. Il écrivit un court billet à sa sœur pour s'excuser : une affaire des plus importants le retenait, disait-il, à la ville ; il ajoutait un froid souvenir pour Thérèse. D'abord elle eut faire un rêve douloureux ; mais quinze jours s'écoulèrent ainsi, il ne revenait pas, il n'enviait plus ; elle questionnait son frère. Sans doute, cette femme, cette actrice brillante était la cause de son oublie ? M. Armand ne répondait point, il craignait d'accroître sa douleur en lui disant la vérité.

Un jour madame Armand reçut une lettre ; Thérèse reconnut l'écriture de Démosthène : « Monfrère-moi cette lettre, dit-elle vivement. Sa belle-sœur la lui remit sans l'avoir lu. Thérèse plia beaucoup en la parcourant ; puis, sans prêter une parole, elle sortit du salon. Dans cette lettre, Démosthène annonçait son mariage à sa sœur ; il épousait, lui disait-il, une riche héritière d'origine belge, point belle, mais suffisamment agréable ; d'un esprit ordinaire, mais d'une grande raison, qui va bien mieux en mariage... Puis il ajoutait, comme faisant allusion à Thérèse : « Une espérance plus brillante et plus clére m'avait un instant séduit... j'ai cru sageusement devoir en faire le sacrifice, il n'en a courû. » « Misérable !... » s'écria M. Armand après avoir lu cette lettre. Quant à Thérèse, elle avait disparu ; où était-elle ? Il la chercha dans le jardin, et ne l'y trouvant point, il se dirigea sur les bords de la mer ; il l'aperçut debout sur le rivage, pâle, immobile, le visage couvert de larmes. Une horrible pensée le frappa, et d'un bond il s'élança sur le sable mouvant et saisit Thérèse par ses vêtements. « Si je voulais mourir, dit-elle impérieusement et d'un air égaré, auriez-vous le droit de m'en empêcher ? » Quoiqu'il fut profondément affligé, M. Armand, qui avait un esprit juste et une vive pénétration, affecta grande hilarité, et laissa échapper un bref rire. « Où ! mon frère, vous m'insultez ! dit la jeune fille avec une explosion de sanglots ! — Non, ma sœur, c'est de lui que je ris, dit-il, et il y a bien de quoi, j'espérez. En effet, concevez-vous une plus plausible pasquinade ? hier il vous adoré ! et aujourd'hui il en épouse une autre, parce que votre dot est perdue ; cela mérite-t-il autre chose que le dérisoire et le mépris ? — A ces mots, Thérèse parut sortir d'un songe ; les paroles de son frère dépossédaient de tout prestige celui qu'elle avait cru aimier, elle le vit tel qu'il était ; elle eut honte de son amour : la guérison fut rapide et complète. « Pour vous prouver ma force d'amour, dit-elle à son frère, je veux assister à ce mariage, taquiner le futur de ma présence. Finalement de ma gaieté franche et réelle, je vous assure, car elle ne sera point causée par le dépit, mais par la satisfaction vraie de ne m'être pas bée pour toujours à une amie aussi commune. »

Huit jours après, riant et parée, Thérèse assistait au mariage de Démosthène. La mariée était richement taïde, comme le souffle par une grâce d'êtat presque toutes les hérétiques. Thérèse, sans doute attrait tous les regards. Pauvres convives se trouvaient par hasard un homme supérieur qui passait dans le déparement ; il vit Thérèse, l'aima, l'obtint en mariage et l'emmena à Paris. Avant de quitter sa ville natale, Thérèse, qui, par une clairvoyance soudaine, avait pénétré la прuverte de cœur de Démosthène, voulut aussi se faire une idée réelle de la valeur de son esprit. Il devait plaire dans une grande affaire ; ses partisans exaltaient à l'avance son eloquence. Thérèse assista à l'audience. Il s'agissait d'une cause fort tragique. Démosthène fut ampoule, froidement chaleureux, faussement attendri, d'une sensibilité et d'une eloquence factices. Thérèse ne put s'empêcher de rire aux éclats. Elle croyt assister, non à l'exposition d'un drame sanglant, mais à sa parodie. Pauvre cœur ! pauvre attente, pensa Thérèse ; et elle partit heureuse.

Plusieurs années s'étaient écoulées ; Thérèse était devenue une des plus belles et des plus spirituelles jeunes femmes de Paris. Un soir, elle était à l'Opéra avec son mari ; un de ses compatriotes entra dans sa loge : « Madame, lui dit-il, il y a ci une de nos anciennes connaissances. — Il fallait nous l'amener, répondit Thérèse avec un sourire aimable. — Je t'ai

tenu, mais il n'a pas osé se présenter à vous. — Mais de qui parlez-vous donc ? ajouta-t-elle. — De Démosthène ! » Elle cacha son hilarité derrière son éventail. « Voyons, montrez-le-moi ; où est-il placé ? » L'interlocuteur de Thérèse lui indiqua du geste un petit homme assis dans une stalle de balcon ; sa taille était toute, son front rade, ses cheveux blancs ; il portait des lunettes d'or. « Et quand je pense que ce fut la ma première passion, dit gaieusement Thérèse. — Ceci demande une explication, répliqua son mari en riant. — Oh ! vous l'aurez, mon ami, et dès ce soir ; cette histoire vous amusera. — Il paraît que c'est le moment des reconnaissances et des désenchantements, ajouta son compatriote, qui comprenait à demi. Je juge que Démosthène vous semble vieilli et fort laid. Eh bien ! à son tour, il vient de retrouver ici une personne qui lui avait jadis tourné la tête, et qui aujourd'hui... — J'espère que ce n'est pas moi, interrompit Thérèse avec un sourire d'honnête coquetterie. — Oh ! non, madame, ce n'est pas vous, mais regardez ; je l'ignorais à Thérèse une grosse femme au teint couperosé, aux cheveux gris et courts convertis d'un simple bonnet, et qui, en ce moment, entrerait la porte de la loge voisine et offrait un petit banc à une dame qui venait d'entrer. « Que voulez-vous dire ? Qui est cette femme ? — C'est l'ancienne héritière de Démosthène, celle qui a tenu en émoi durant un an notre ville de province, la grande Dagobérinne qui n'a jamais été qu'une figurante, et qui est aujourd'hui ouverteuse de loges. — Pauvre femme ! murmura Thérèse presque avec tristesse ; et lui si rielle, il ne songe pas à lui faire un peu de bien ? — Une songe qu'il a été député, et il le sera infalliblement l'an prochain. — Et dire que c'est à cette femme qu'il devra d'avoir été orateur, » ajouta Thérèse.

Depuis ce jour, chaque fois que Thérèse va à l'Opéra, elle cherche du regard la grosse Léocadie, et lorsque celle-ci lui offre un petit banc, elle glisse généreusement dans sa main une pièce d'argent ; puis parfois en la considérant, elle se prend à sourire en pensant que cette pauvre femme lui a, sans s'en douter, fait comate, dans ses plus belles années, ce sentiment acré et profond : la jalousie ! — O ! destin !

LOUISE COLET.



MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu confiance ? — Non.
— Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE X.

LE PROCès.



MILAN, sur ces entrefaites, on instruisait le procès des personnes arrêtées comme ayant pris part à la conjuration. Luchino Visconti s'étudiait soigneusement à garder les apparences de la justice, et ses batteurs rappelaient souvent avec de grands éloges le trait dont nous allons parler. Il avait renié le gouvernement de Lodhi aux

mains de Brizio, son hâtier de prédilection, jeune homme aux belles-lettres, mais plongé dans toutes sortes de corruptions. Sous son administration, il arriva qu'un gentilhomme de Lodhi fût un autre gentilhomme ; il fut pris et condamné à la peine capitale. Les parents du condamné se présentèrent devant Brizio, et lui dirent : « Messire, si vous avez besoin d'argent, sauvez ta tête de notre fils, et vous quinze mille florins que nous vous donnons. »

A cette proposition, Brizio, tenté par l'or, chevaucha vers Milan, alla trouver son père, se jeta à ses genoux, et, lui demandant la grâce du condamné, lui démontre comment cette grâce lui donnerait les moyens d'enrichir. Luchino fit signer à un page de lui apporter son casque, qui était tout reluisant, avec un beau cimier couvert de volutes vermeil, et, le montrant à Brizio, il lui dit : « Les paroles qui sont inscrites sur ce casque ; à elles disaient : justice ! et la justice, ajouta-t-il, nous veillerons à ce qu'elle soit accomplie. Je ne permettrai pas que quinze mille florins pesent plus que ma devise. Va, retourne à Lodhi, et fais justice, ou je la ferai de toi. »

Le droit du sang, dans les républiques lombardes, après la paix de Constance, appartenait au podestat. Ce magistrat, qui choisisait ordinarialement parmi les étrangers, et qui



séjournait pendant deux ou trois années, rendait les sentences de concert avec un lieutenant et quelques praticiens en droit romain et en droit coutumier. Dans les procès d'Etat, les républiques avaient déjà commis la faute de déroger au droit commun ; les petits tyrans qui leur succéderent dans la plus grande partie de l'Italie aggravèrent encore les dispositions des gouvernements populaires à cet égard. Quand on retrouva, ou pour mieux dire, quand on se mit à étudier la raison ferite dans les Pandectes, les puissants ne se soucièrent pas des garanties qu'il avait inscrites la sagesse de Rome libre, mais firent leur profit des lois excessives que la cravinte tyrannie des Césars avait mêlées à de meilleurs règlements. Ils se servirent de ces exemples pour en faire la base de leur illégitime autorité, et se croient justifiés de transgredier le droit dans les cas de less-majesté.

Alors les jurisconsultes ne consultèrent plus ce qui était juste, mais ce qui était écrit. Inspirés par les exemples d'une société où le Christ n'était point encore venu opposer à l'épreuve un pouvoir tutélaire, ils tombèrent dans la servitude la plus abjecte, et devinrent des furieux champions du parti Gibelin, par cette manie d'imitation romaine qui a tant gâté de choses dans notre beau pays. Quand Barberousse rassembla à Bonacchia la dictée italienne, de fameux légistes déclarèrent que l'empereur était seigneur du ciel et de la terre, maître de la vie et des biens. Dante ne s'avança guère moins dans son livre servile de *Monarchia*. Les jurisconsultes avaient toujours à leur disposition quelques rasonnemens pour induire les villes à substituer au gouvernement de tous les gouvernements d'un seul. Les petits tyrans profitraient de pareilles doctrines, qui ne mettaient point la légalité dans la rason, mais dans les actes d'un gouvernement quel qu'il fut, qui soutenaient que toute loi est absolument obligatoire, et que ce qui plaît aux chefs est la loi. De cette manière, les tyrans pouvoient se vanter d'être les protecteurs de la liberté, puisqu'en détruisant la liberté le pouvoir de faire tout ce qui n'était pas poséer par les lois.

Les statuts criminels de Milan se sentirent de cet esprit du siècle. Le paragraphe 168 établait : « Que seront rebelles dans la commune de Milan tous ceux qui se déclareront contre la tranquillité du seigneur et de la commune. » L'article précédent ordonne que, dans les cas de rébellion, considérées dans ce large sens, le podestat et les juges, tous et chacun, soient tenus par leur office d'informer et de procéder par indices, arguments et tortures, et tous autres moyens qu'il paraîtra, puis de condamner et de punir.

Ces règlements élastiques faisaient que dans tout pays, même le diet Morato : « Quando, par vengeance ou sur des similes soupçons, on voulait ôter la vie à un homme, on mettait en avant le nom et la procédure d'une conjuration. »

C'était aussi ce nom que Luchino avait répandu. Il s'agissait maintenant qu'un procès lui donnât de la consistance. Le 15 de juin, c'est-à-dire à peine six jours avant ces événements, la charge de podestat de Milan avait été conférée à Francesco de' Oramara, marquis de Malaspina, habile jurisper, et lui aussi adorateur de la lettre écrite. Il regardait comme le premier devoir d'un magistrat de conserver la paix publique. Un entrant en charge, il avait juré de faire observer les statuts de la commune de Milan, et principalement ceux qui concernaient les rebelles, ou commis sur les appelaient, les *maleorditi*. Il n'aurait donc mis aucun obstacle à la condamnation des coupables ; mais, d'un autre côté, il était honnête homme ; il avait des vues courtes, mais des intentions droites ; il pouvait être enveloppé par les rusés d'un homme pervers, mais il était absolument incapable de se salir les mains pour flatter le prince, ou dans de sordides espérances. Luchino avait en réserve l'homme qu'il lui fallait.

Cette troupe de Saint-Georges, dont nous avons parlé plus haut, et que Lodrisio avait rassemblée, se débanda après la



bataille de Parabiago. Ces mercenaires, habitués aux violences et aux saccages des villes, pillaiient, attaquaient, incendaient, terrible encore en petites troupes. On les connaît sous le nom de *giorgi*. Pour les réprimer, on permit à chacun de se faire justice par ses propres mains. Les mémoires du temps rapportent qu'Antoine et Matteo Crivelli, dont les *giorgi* avaient détruit leurs villas, les rofissoient au feu quand ils pouvaient les attraper, et les farcissaient d'avoine ils les donnaient à manger à leurs chevaux ; d'autres, dans le Crémone, eurent la peau taillée sur le dos, en guise de rubans, puis le bœurrage les fouettaient en criant à chaque coup : « *Stringhi e bindelli*, bandes et aiguillettes. » Ainsi les citoyens et les nations s'instruisaient à l'humanité.

Luchino, à cause de son amour pour ce genre de justice, avait institué contre les *giorgi* un nouveau magistrat, le capitaine de justice, et il l'avait revêtu d'une autorité considérable. Il choisit, pour remplir cette charge, un certain Luccino, homme d'un caractère impétueux, qui, ne se lassant point d'emprisonner et de pendre, débarrassa le pays des brigands.



Je dis des grands et des petits brigands, car les seigneurs mêmes, dans leurs citadelles et dans leurs palais de campagne, ne faisaient passer aucun homme s'il n'avait le sauf-conduit de la miséricorde. Luchino mit aussi un frein à l'orgueil de ces nobles volontiers ; il abolit les guerres de personnes à personnes, de familles à familles. Il déclara que tout le pays relevait immédiatement du siège de Milan au criminel. Les feudataires furent obligés de se restreindre à la juridiction simple, et ne purent plus compter que leur tyrannie serait sans appui. Aussi les courtisans du prince pouvaient le louer d'a-

vion établi l'égalité de tous devant la loi. « Mais cette égalité, cependant, dit un historien, ne plaçait point sous son niveau les puissants, les rusés, les flâneurs, le prince, ses favoris, ni les favoris de ses favoris.

Les améliorations sont un bienfait du ciel lorsqu'elles sont apportées par un bon prince ; mais, entre les mains d'un mauvais souverain, elles deviennent des armes terribles, dont il se sert pour assouvir ses passions. Luchino, en effet, abusait ses ennemis de la même main dont il frappait les ennemis de la société ! Il était merveilleusement servi dans cette œuvre par le caractère de Lucio. Nul n'était plus dur, nul ne savait mieux que lui fabriquer des traquenards judiciaires, et rien n'égalait son zèle à faire observer ce qu'il appelait le droit, c'est-à-dire la volonté du prince. Ce n'est pas que sa conscience l'égayât dans une voie trompeuse, mais c'est qu'il n'ambitionnait que de se délivrer d'une honte qui lui pesait plus qu'un crime, celle d'être né dans une classe pauvre et d'être pauvre lui-même.

Luchino l'avait acheté, et l'avait employé plusieurs fois à ses fins. Aussi n'hésita-t-il point à peler les yeux sur lui dans cette occasion, et il commença à le flatter et à mettre en jeu la vanité de cet homme. Le jour de la translation solennelle des reliques de saint Pierre, martyr, la grande fête dont nous avons parlé se termina à la cour par un splendide festin. L'évêque Giovanni, tous les ambassadeurs des villes, des princes, des grands seigneurs, des lettrés milanais ou étrangers, assistaient à ce festin, et la profusion y était si grande, que Grillincervello, en admiration devant toutes ces choses, dit à l'oreille de Luchino : « Maître, tu as donc quelque chose à prendre par la gueule ? »

Chaque service était porté, à son de trompe et d'autres instruments, par des pages magnifiquement vêtus. Grillincervello courrait au milieu d'eux, tenant tout le monde en joie par ses bons mots, ses vers et ses chansons. Il recevait de toutes mains des reliefs, qu'il avait entassés à l'écart sur un escabeau, disant qu'ils suffiraient à nourrir pendant quinze jours les nombreuses femmes et les nombreux enfants que, selon l'usage libertin de ses pairs, il entretenait dans sa maison.



Le discours étaient plus vifs entre les convives qu'ils n'ont coutume de l'être aujourd'hui à la table des princes. C'était une nouvelle caresse pour l'amour-propre de Luchino, parce que jamais la gaie du vin ne suscitait des paroles qui eussent pu déplaire au prince. La tranquille félicité des peuples, les actes de bienfaisance, les prouesses guerrières, la honte des ennemis, quelque joyeuse aventure d'un particulier, fournissaient une ample matière de plausanteries et d'adulations. On pensera peut-être que les convives de Luchino devaient soigneusement éviter la moindre allusion aux tortures de la semaine et aux malheurs qui languissaient en prison pendant qu'on se réjouissait à la cour ; mais n'était-ce pas un nouveau triomphe du prince ? n'était-ce pas un périèvre, un acte de publique justice ? Le pedestal et le capitaine de justice, placés au milieu d'autres jurisconsultes, tarderont donc peu à prendre ces événements pour thème de leurs discussions. Dès que Luchino s'en aperçut, il adressa la parole à Lucio, et lui dit : « Vous qui connaissez à fond les lois, vous qui avez interrogé tous les oracles de l'antique sagesse, que pensez-vous de ce qui vient d'arriver ? Qu'en aurait dit les Romains, nos illustres aïeux ? »

La basse-cour du capitaine s'accrut de la distinction dont il était l'objet au milieu de toute cette noblesse, et il répondit sans hésiter : « La condamnation des traitres à la patrie peut-elle être un instant doutueuse ? Quant à moi, habitué à soucier franchement la justice, à décider selon les lois, quoi qu'il m'en doive coûter, je dis et je maintiens que si votre serviteur épargne le sang des complices, elle manquera à ses devoirs, et desertera l'autorité que le peuple lui a confiée. »

Comme ils sonnent bien à l'oreille des tyrans ces conseils qui leur font un devoir d'ôler à leur cruauté et de suivre tous leurs penchans ! Les yeux de Luchino brillent de complaisance, joyeux d'avoir été si bien compris, il continua, « Oui, mais comment s'y prendre avec les vieux renards, gens de robe, gens d'épée, tous retors dans l'art de mener les faits les plus évidents ? »

— Prince, enseignez-moi à vaincre l'ennemi ; pour faire parer un rebelle obstiné, je n'ai pas besoin d'aller à l'école. Aussi, sous le masque d'une véritable rusticité, Lucio ca-

chiait les plus viles adulations et déguisait son infamie. Puis il se vanta, comme d'un exploit, d'avoir conduit à beurre fin les procès les plus difficiles, où il était parvenu à convaincre à sa manière les plus obstinés à nier leur crime, et là où les témoignages manquaient le plus. Puis la discussion s'échauffa entre tous ces suppôts de chicane, et dura longtemps après qu'on fut sorti de table. Enfin Luchino, prenant à part le



capitaine, lui confia le soin de diriger le procès, et conclut en disant : « Les Pusterla sont d'opulents seigneurs ; le trésor aura en abondance les moyens de récompenser magnifiquement ses fidèles ministres. »

C'était donner de l'éperon à un bon cheval, et, de ce moment, Lucio ne songea plus qu'à ouvrir les fils de sa trame. Je ne sais quel esprit moderne a dit : « Donnez-moi deux lignes d'un galant homme, et je vous prouverai de le trouver digne de la mort. » Pensez ce que ce devait être, dans ces temps où aucun frein ne retenait les mauvaises passions du prince et la vétille des juges, et où d'ailleurs la torture pouvait toujours être employée pour arracher à l'accusé la vérité, ou ce qu'on voulait prêter pour elle.

Outre l'assemblée générale, en qui résidait la suprême autorité, il y avait à Milan un conseil particulier composé de vingt-quatre citoyens, douze plébéiens et douze nobles : les uns, *juris petit*, c'est-à-dire lettres et maîtres dans la science des lois ; les autres, *moran petit*, c'est-à-dire praticiens au fait du droit communier et des statuts. Ils gardaient leur office deux mois, s'appelaient société de justice ; et c'est à eux que revenait la connaissance des délits de majesté. Ils étaient présidés par un juge, toujours choisi parmi les étrangers.

Le juge président ou capitaine était ce même Lucio. Il travailla à fermer son conseil de gens dociles à ses vues, plût par une disposition naturelle de leur esprit et par l'influence de leurs préjugés que par un pacte abject qui les eût vendus à prix d'argent à leur maître. Il savait d'ailleurs quels étaient les avantages de l'accusation en de tels procès, et que celui-là est un prologue d'innocence qui en sort sain et sauf. En outre, il avait-il pas son recours aux tortures, soit aux tortures échelonnées de la corde et du chevalet, soit aux hypocrites tortures qui se cachent dans l'obscurité des cachots et qu'on mesurt au prisonnier goutte à goutte ? Aussi, après avoir tout bien examiné, après avoir pesé toutes les circonstances d'un procès d'Etat, où les accusateurs, témoins, juges, étaient très agréables au prince en chargeant les accusations, il trouva que tout lui souriait, et se dit à lui-même : « Repose, mon cœur : un beau palais, un riche domaine et la confiance de mon maître, sont des biens qui ne peuvent me manquer. »

Mais, pour être plus sûr de l'accomplissement de ses projets, le capitaine mit d'abord en jugement Franzino Malcolzato, le secrétaire de l'Usterchi, bravache renommé pour son humeur batailleuse et ses homicides. Des que cet homme se vit placé entre la torture, la potence, ou au moins la prison perpétuelle d'un côté, et de l'autre la promesse de l'impunité s'il s'avait coupable et découvrait les fautes qu'on imputait à son maître, il n'hésita pas dans son choix, et Lucio triompha de son invention. Obéissant donc aux suggestions du capitaine de justice, Malcolzato dit qu'il avait entendu former le plan d'une grande conjuration ; qu'on parlait habilement avec mépris du prince et de ses actes ; qu'on s'entretenait d'espérances, de changements prochains, d'un meilleur avenir ; que son maître avait eu à Vérone de fréquentes et secrètes conférences avec le seigneur Mastino della Scala et avec Matteo Visconti ; qu'il avait reçu dans cette ville Alpinola, expédié en grande diligence par les conjurés milanais, et qu'il était revenu en toute hâte à Milan avec ce page, souvent blasphemant pendant la route contre le seigneur Luchino ; qu'il y avait des armes dans le palais des Pusterla ; qu'en certain soir il avait introduit les plus fidèles amis de



son maître, et qu'on avait tout disposé en fait de serment, de meurtre, d'incendie, de pillage. — Il poursuivit ainsi, racontant des choses si absurdes et si contradiction, qu'il fut fallu l'enfermer dans une maison de fous ou le condamner comme imposteur.

Dans le conseil de justice, il ne manqua pas de gens qui firent apercevoir l'inconscience de semblables dépositions. Mais Lucio observa que, pour éteindre les séditions, il fallait poser le pied sur les premières échelles, et que, si la paix communale demandait quelque victime, il valait mieux frapper ce rihab que de mettre en péril tant de têtes illustres.

Il est vrai que la justice ne devrait point faire exception de personnes; mais combien d'autres choses ne devrait-elle pas faire? Le petit nombre des opposants, voyant l'opinion de la majorité prévaloir, entrât en défense de son propre sort et craignait de se tromper. Le respect du pouvoir est si profondément enraciné dans le plus grand nombre, que, sans s'en apercevoir, ils mêlaient dans leurs jugements la pensée d'honneurs probables, de récompenses, de participation à l'autorité; enfin, on relâchissait qu'après tout il ne s'agissait que d'un bandit dont la société ne pouvait attendre aucun service d'un quelconque genre.

Mais malheur à l'homme qui parvient un seul moment avec l'autorité de sa conscience! Si c'est un particulier, il deviendra un homme injuste; si c'est un magistrat, un séide; si c'est un prince, un tyran.

Bronzino Caimo ne put supporter une pareille procédure; et ce courageux jurispercute osa, en pleine assemblée, dénoncer l'éromante à ses collègues. Lucio (les méchants se trompent aussi quelquefois) n'avait pas hésité à le mettre sur la liste des juges. Bien qu'il ne dissimulât point l'aversion

zato furent tenus pour véridiques. Puis, sous prétexte qu'il n'avait pas voulu dire tout ce qu'il savait, on ne lui accorda point l'impunité promise. Condamné à mort, il fut bientôt pendu comme le criminel agent des manœuvres criminelles de Pusterla. Le peuple courut à ce spectacle, et on disait: « Tant mieux! c'était un méchant spadassin, et il devait finir ainsi. Vivent nos seigneurs, qui purgent le monde d'une telle canaille! »

Mais, comme les injustices s'enchâtent! Après ce supplice, il demeurait couvert parmi le peuple, bien plus, il était passé en chose jugée qu'une conspiration existait, que Pusterla en était le chef; qu'il était secondé par les personnages qu'on avait nommés, et par un plus grand nombre d'autres complices qu'on n'avait pu découvrir. On pouvait donc faire le procès des autres accusés sur un fait dont il n'était plus permis de douter, toujours en vertu de la chose jugée, et il ne restait plus à Lucio qu'à les montrer coupables des crimes qu'on leur imputait.

La conclusion de tout cela fut que, lorsque les débats de la société de justice furent clos, les criens de la commune parcoururent la ville, s'arrêtant à chaque carrefour, et, après un son de trompe, inviterent les chefs de famille à se rassembler à midi, à un jour prescrit, pour y former l'assemblée générale.

Dans cette assemblée générale résidait, comme nous l'avons dit, l'autorité souveraine. J'entends qu'elle y résidait en droit; car, dans la pratique, on pensait qu'après avoir nommé le prince, les citoyens s'étaient spontanément déchargés sur les épaules de l'élu du fardeau de la souveraineté, qui, s'il faut l'avouer, paraissait rarement trop pesant à ce dernier.

La circonstance était une de ces rares occasions où le prince aimait à se décharger de sa responsabilité; il fallait, en effet, que l'ombre du vénérable public sanctonuera un des actes de sa tyrannie. Visconti n'était nullement inquiet de la décision de l'assemblée; il savait par expérience que le vœu de la multitude ainsi rassemblée n'est que l'expression de la volonté de quelques intrigants trompant la foule, qui, pour la plupart, n'a la volonté, ni le temps, ni la capacité de peser les droits et la justice. D'un autre côté, comme il regardait d'un mauvais oeil ces appartenances républicaines qui survivaient au sein de la monarchie, Lucino aimait à discréditer ces assemblées en les associant à ses crimes.

Donc, lorsque les citoyens furent rassemblés, la société de justice comprit au milieu d'eux, et le capitaine, montant à la *palera*, exposa la conspiration qu'on avait découverte, nomma les coupables, publia les projets de sentences, bâti contre les personnes qui contre les fayards. Ces derniers n'étaient pas en petit nombre. Tous ceux qui avaient n'eût point agréable à Visconti, bien qu'ils n'eussent pris aucun parti à la prétendue conspiration et qu'ils eussent été même complètement innocents, se sauvinerent, dans la crème que Lucino ne choisit cette occasion où la rigueur pouvait être justifiée.

Après lecture du procès, c'est-à-dire des extraits qu'il avait pris à Lucio de choisir, la fâche de tous les accusés paraît si énorme, si évidente, que les neuf cents pères de famille qui

qui lui inspiraient les violences de Luchino, les ennemis du prince n'avaient jamais montré qu'ils fissent grand cas de lui, parce qu'il se déclarait toujours contre les oppositions illégales et les améliorations obtenues par l'épée. Aussi avait-on coutume de dire qu'il prétendait redresser le monde avec l'eau bénite et le misselet. Mais l'eau bénite et le misselet lui inspiraient une répugnance profonde pour toute fraude, et le courage de soutenir le vrai. Il se déclara avec tant de force que la procédure échafauda à sa grande rage par Lucio ne pouvait arriver à son terme, si on ne puissait d'abord celui qui avait osé avoir raison.

Lucio, dans un secret interrogatoire, parvin à faire confesser par Malecolzato que Bronzino Caimo était au nombre des conjurés, et même le plus dangereux, parce qu'il était le plus raisonnable. Au moment où cet homme généreux se préparait à ce point permettre que la justice fut violée sans protestation, il se vit entraîné lui-même dans les prisons, et appela devant les mêmes juges à qui son exemple devait enseigner la servilité.

Personne n'osa plus élire la

vsx, et les aveux de Malecol-

zato furent secrètement avec des cailloux blancs et roux, se trouvant secrètement avec des cailloux blancs et roux, se trouvant tous d'accord pour confirmer la condamnation, excepté une douzaine d'entre eux, qui, on s'étaient trompés de cailloux, ou n'avaient pas compris la volonté sérenissime.

Les fayards furent déchus de noblesse et leurs biens confisqués. Devant une madone qui surmontait la porte Romane, un allumé deux torches, et il fut intimé au beau Galéas et à Barnabé de sortir de la ville avant que la curé fût consumé. Lorsqu'ils furent partis, on publia un recueil qui les déclarait bannis de l'Etat comme suspects dans leur foi, violateurs de la paix, parjures détestables; on déclarait en outre qu'ils ne pouvaient contracter mariage, ni, après leur mort, être enterrés en terre sainte.

On ne sait que trop comment ils revinrent, traitant en malheureux pays le plus mal qu'ils purent. Ils furent envoys dans l'église, et laissèrent une postière qui ne valut pas mieux que ses pètes.

Le sort le plus affreux fut pour ceux des compagnes d'Ortona qui se saisirent. Martino et Pinella Aliprandi, enfermés dans les prisons prétoires sur la place des Marchands, sous les escalettes du palais, purent entendre, par une lucarne d'bear tamère, la sentence qui les condamna à mourir de faim. Le jour suivant, ils virent Borolo da Castelletto, Beltramolo d'Amico et l'incorruptible juge Bronzino Caimo décapités sur la place. Ils les virent, et combien ils durent envier leur prompte mort, eux qui étaient contraints à la voir s'avancer à pas lents, au milieu des atrocies torturées d'Irpinia!

Chaque année on imposait une telle extraordinaire, dite du *fin d'or*, aussi onéreuse à la noblesse qu'au peuple. Le matin de l'exécution, Luchino fit publier qu'il remettait cette telle, et qu'il ne la percevait plus, à moins d'invasion des ennemis. Cela suffit, et ce fut même trop pour que le peuple inutile oublât le sang versé, et même courût assister à l'exécution de la justice de son généreux seigneur. Tant le peuple ressemble aux enfants, pour qui tout est sujet de fête, qui contemplent en riant le drap étendu sur le cercueil de leur père, et qui admirent la beauté des cierges allumés aux funérailles de leur mère.



Les juges, en sortant de charge, eurent la satisfaction d'avoir bien travaillé pour le maintien de la sécurité publique, et d'avoir bien réussi à découvrir et à châtier les trahisseurs à la patrie. Le capitaine Lucio eut une satisfaction beaucoup plus grande: une lettre de Luchino lui assura jour rési-



de tout le joli des Pusterla à l'Bozzone, et lui conceda l'usufruct du délicieux domaine de Montebello, s'il à lui en accorder la propriété horsqu'enfin fut définitivement prononcée sur le sort de Pusterla et de sa famille.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Douzième année.

COLLECTION COMPLÈTE, Y COMPRIS L'ANNEE COURANTE, 15 VOL. PRIS AU BUREAU, 58 FRANCS.

JOURNAL DES ENFANTS.

Bureau, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

Education familiale.

Prix pour Paris, par an, 6 francs.
Pour les départements, 7 francs 50 centimes.

Le premier aspect, il semble qu'il n'y ait rien de plus facile ni de plus agréable que d'écrire pour la jeunesse. En effet, ce n'est pas un moindre plaisir, à une époque où la majorité partie des œuvres destinées aux enfants, sur tous les genres d'émotions, de trouver un public naïf, impressionnable, également accessible à la joie et à la terreur qu'on veut lui inspirer.

Mais si l'on envisage la question au point de vue moral, on reconnaîtra sans peine que ce travail exige plus de circonspection et de discernement que tout autre, en raison même de la flexibilité des jeunes esprits sur lesquels l'écrivain exerce son influence; car l'abus de cette influence serait d'autant plus pernicieux qu'elle est plus réelle, plus absolue. On ne saurait donc apporter trop de prudence dans le choix des thèmes qu'on met entre les mains des enfants.

Det Fenelon, n'ont pas dédaigné de consacrer leur plume à l'instruction de l'enfant. Le grand orateur a écrit pour le dauphin, *ad usum delphin*, comme on l'imprimait alors en tête des principaux ouvrages d'éducation, l'admirable *Discours sur l'Histoire universelle*. C'est aussi pour former le cœur et l'esprit de son élève le duc de Bourgogne, que Fenelon a composé *Témoignage*, l'un des plus précieux chefs-d'œuvre de notre langue.

Ces deux exemples ont trouvé peu d'imitateurs, à l'exception des éloquents écrits de Perrault, des innocentes folâtrées de Bernin et des contes du cher Vaillant Bouilly, qui ne manquent pointtant ni d'esprit ni de sensibilité, mais ne voyons pas un seul des ouvrages destinés à la jeunesse auquel puisse s'appliquer l'épigraphie du Vandeville : *Castigat fuscando mores*.

Enhardis par cette disette de livres pourris, et honnêtes, des littérateurs plus ou moins distingués se sont mis en tête de coopérer à l'instruction de l'enfant, tandis que les d'entre eux cessaient même fait de se conformer à l'adage : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*.

Cependant parmi les recueils périodiques de ce genre, dont quelques-uns n'ont été que de hasardées œuvres de speculation incertaine, dont quelques autres ne répondent pas toujours par leur matière ni par leur forme à nos intentions de leurs fondateurs, il en est un qui, depuis douze ans, a constamment eclipsé tous ses rivaux et triomphé de toutes les concurrences. Nous voulons parler du *Journal des Enfants*.

La vogue et la célébrité peuvent être quelques-unes de la fantaisie et du hasard ; mais, alors, elles ne sont jamais qu'éphémères. Les seules réputations durables sont celles fondées sur des réalisations. Telle est celle du *Journal des Enfants*. Pendant un tour de lui tant de journaux ou revues, destinées parcellairement à la jeunesse, tombaient à plat pour ne plus se relever, ou se relévaient pour retomber presque aussitôt, il est resté debout dans sa force, comme l'homme d'Horace, au milieu des ruines. Ne semble-t-il pas qu'une de ces bonnes fois qui sourient dorénavant aux plaisirs du jeune âge ait touché cet heureux journal de sa baguette magique et l'entoure d'une sollicitude incroyable ?

Mais n'allons pas chercher si loin la cause de cette prospérité qui nous charmante sans nous surprendre. La bonne feu, c'est tout simple, c'est une grande bonté, honnêteté et connaissance. Quant à la baguette, elle n'est autre que la plume des publiques, c'est-à-dire des plus distinguées, dont le concours n'a jamais fait défaut à cette œuvre privilégiée.

Feuilleter cette précieuse collection, l'un des rares monuments littéraires qui survivront à notre époque, vous serez emerveillé de trouver à chaque instant des pages pleines de grâce et de fraîcheur, signées des plus beaux noms de la littérature contemporaine.

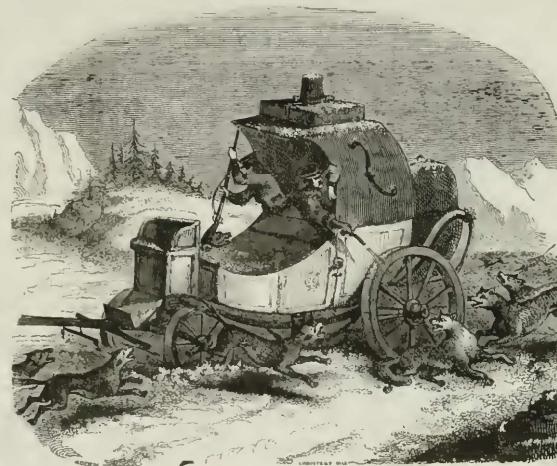
Dans un siècle où tout marche à la vapeur et où l'on vieldit si vite que les enfants veulent être hommes, le journal spécialement destiné à cette fraction intéressante et mobile de la société n'a

M.

Adolphe Jafin, curieux épisode de la Révolution, qui plusieurs recueils périodiques se sont empressés de reproduire; *Paul Flidry, la Reine Mal*, et principalement *L'Historie d'un Crime échappé à la Gacette des Tribunaux*, charmantes esquisses de mœurs dues à la plume d'un écrivain qui cache, sous le pseudonyme de *Lélie*, le plus illustre romancier de notre époque; *Bacchus et ses Enfants*, par M. Marie Ayraud; *la Petite Fille venue au blacon*, par M. Elié Berthet; *la Croisée des Enfants*, par M. Alfred Désessarts; *la Barrière voulue*, par M. Eugène Nyon, le spirituel auteur des *Aventures de Claude Laramee et son cousin Labiche*; *Don Pêche morts à l'Hôpital*, conte fantastique, par M. Charles Rabou; *Alcidor de Montorgueil et le Petit Cleve*, par M. Eugène Briffaut; *les Récits de l'Ecole Militaire*, par M. Antonin de Villars; *la Poltesse*, par M. Casimir Ponjou; *Petite histoire des Proverbes*, par M. Clément de Pouzzi; *un Amourier de Régiment*, par M. Emile Marco-Saint-Hilaire; *un Petit sous les Karpathes*, souvenirs de voyages, par M. Stanislas Bellanger; *épître à mes amis*, magnifique poème; *les Aventures d'Annie Monie*, par M. Henri Nicolle; *Fest au Jeu-nasse*, tableau de mœurs, par M. Jules Herbin, et *Deux Amis*, par M. Fabre Orlini.

Ces éléments de prosélytisme, déjà si nombreux, si puissants, ne sont pas les seuls que le *Journal des Enfants* ait à sa disposition. De belles gravures, dures et fines, ornées des vignettes; en un mot, des illustrations de toute sorte parlent aux yeux comme le texte à l'esprit. Il faut toutefois reconnaître que le grand attrait le plus à ce délicieux recueil, qui en a déjà tant

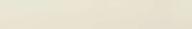
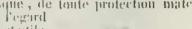
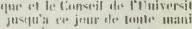
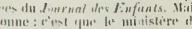
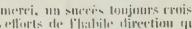
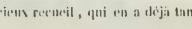
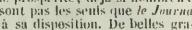
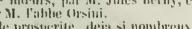
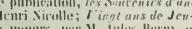
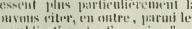
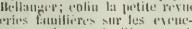
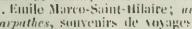
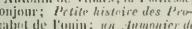
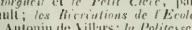
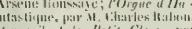
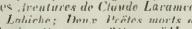
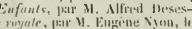
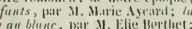
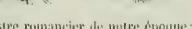
de succès, vient de l'habile direction qui preside aux destins du *Journal des Enfants*. Mais une chose nous étonne : c'est que le ministère de l'Instruction publique et le Conseil de l'Université se soient abstenus jusqu'à ce jour de toute manifestation sympathique, de toute protection matérielle ou morale à l'égard de cette honorable et utile entreprise qui exerce une influence si positive et si salutaire sur une grande partie de la jeunesse française. Le Conseil universitaire adopte chaque jour et l'Académie Française honore chaque année des ouvrages bien moins dignes de leur puissant patronage, de leurs encouragements et de leurs récompenses.



et sérieux comme un professeur de la Sorbonne ; en un mot, il s'est fait jeune homme, sans la laisser tomber, sans excellente caractère, sans essor d'être pour l'enfance un camarade jovial et pas fier, un cancre plein de bon sens et de finesse, un conseiller sage et prudent.

Les premières parus du *Journal des Enfants* dans cette voie nouvelle ont été marquées par de nouveaux succès. En même temps que la génération avec laquelle il avait grandi restait fidèle à sa culte, les enfants qui s'étaient habitués, sur la foi de leurs aînés, à voir en lui un ami précieux, sont devenus à leur tour ses lecteurs assidus.

On a récemment vu apparaître cette autre œuvre tout aussi remarquable, le *Duc de Bougogne, la Pièce de cinq centimes*, la *Fête du duc d'Orléans, Rouen et Orléans*, par M. Jules Jamin, le *Perroquinier de Robespierre*, par

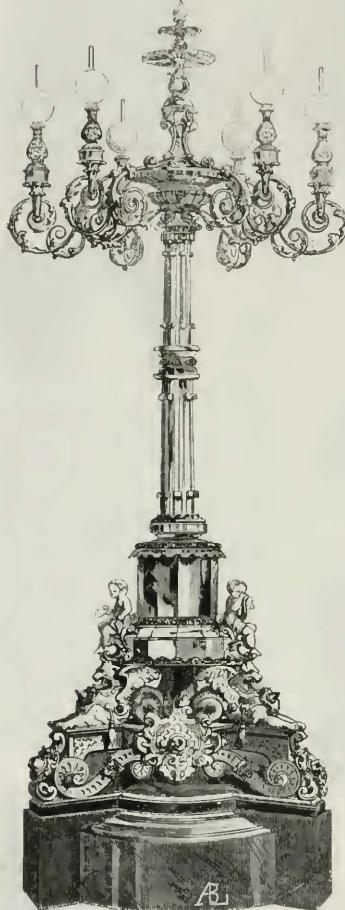


Candélabres offerts à Louis-Philippe

PAR LE ROI DE HOLLANDE.

On remarque depuis quelque temps au palais des Tuilleries, dans la galerie de Diane, deux grands candélabres réplicant, à chacune des extrémités de cette galerie, des vases ornés de peintures, qui ont été transportés au musée du Louvre, et placés près des idoles chinoises dont *L'Illustration* a donné la figure dans son 21^e numéro.

Ces candélabres, élevés sur un socle en marbre et d'une hauteur de 4 mètres environ, ont été envoyés par le roi de Hollande au roi des Français. Les matériaux employés par les artistes chargés de leur construction sont le cristal et le bronze doré.



(Candélabre en bronze et cristal, donné par le roi de Hollande au roi des Français.)

L'ornementation, d'un style renaissance généralement heureux, paraît avoir été composée sur des dessins français; l'exécution des bronzes est très-satisfaisante; mais les cristaux, quoique d'une belle eau, laissent à désirer sous le rapport de la taille, principalement dans les fils des colonnes, dont les cannelures s'endent au lieu de se contrarier, ne produisent pas les effets qu'on devrait en attendre.

Qui qu'il en soit, l'ensemble de ces candélabres fait honneur à la fabrication hollandaise; mais l'exposition prochaine de notre industrie démontrera que, pour le goût et la pureté de l'exécution de ses bronzes et cristaux, la France marche et marchera toujours à la tête des autres nations.



Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

I. Ce problème est de la même nature que celui du lion de bronze que nous avons donné dans un des numéros précédents; il est aussi tenu de l'anthologie grecque, d'où il a été traduit en mauvais vers latins que voici :

Quon pseur aquas treb hie asturam Amores;
Sed varie liquida Entro immutatius undas.
Dexter ego; sinuus et que imbutant ad alis.
Ipsum lympham replet solo sextante diei.
Quatuor ast horis Iavus versa infinit ura.
Baudistac diem modius dum fundit ab area.
Die, age, quam panis Euphratis impletum horis,
Ex area simus aliis utriusque fluctus.

En supposant le jour divisé en vingt-quatre heures, on trouvera que les trois Amours rempliront le bassin en $\frac{1}{4}$ ou pres de deux heures.

II. La solution de ce problème est contenue dans ces deux distiques latins :

H duplex mulier, redit una, vobisque manentem,
Ilique una; multum tunc duo puppe viri.
Par valit et reditum hinc, multiterque sororem
Advechi; ad propriam filia maritus abiit.

Ceci qui signifie :

Deux femmes passeront d'abord; puis, l'une ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite l'une des trois femmes ramènera le bateau, et, se mettant à terre, laissera passer les deux hommes dont les femmes sont de l'autre côté. Alors un des hommes ramènera sa femme, et, la mettant à terre, il prendra la troisième femme et repassera avec elle. Enfin, la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau et ira en deux fois chercher les deux autres femmes.

On propose encore ce problème sous le titre des *trois maîtres et des trois valets*. Les maîtres s'accordent bien ensemble et les valets aussi; mais chaque maître ne peut souffrir les valets des deux autres; de manière que s'il se trouvait avec un des deux valets, en l'absence de son maître, il le battait infalliblement.

III. Il faut faire une boîte carrée; car c'est celle qui, à cause des angles droits, est la plus propre à ce jeu optique. Vous la divisez en quatre cloisons perpendiculaires au fond, qui se croisent au centre, et contre lesquelles vous appliquerez des miroirs plans. Vous percez ensuite chaque face de la boîte d'un trou propre à regarder un desans, et qui soit tellement menagé que l'on ne puisse voir que les miroirs appliqués contre les cloisons, et non la base. Dans chaque petit triangle rectangle, enfin, qui est formé par deux cloisons, vous disposerez un objet qui, se répétant dans les glaces latérales, puisse former un dessin régulier, comme un dessin de parterre, un plan de fortification, une place de ville, un pavé de compartments. Pour éclairer l'intérieur, vous en couvrerez la boîte que d'un parchemin transparent.

Il est évident que si on place l'œil à chacune des petites ouvertures pratiquées aux côtés de cette boîte, on apercevra autant d'objets différents, qui paraîtront néanmoins remplir toute la boîte. L'un sera un parterre très-régulier; l'autre, un plan de fortification; le troisième, un pavé de compartments; le quatrième, une place décorée.

Si plusieurs personnes ont regardé à la fois par ces différentes ouvertures et qu'elles se questionnent ensuite sur ce qu'elles ont vu, il en pourra résulter entre elles une contestation assez plausible pour celui qui sera au fait du tour: l'une assurant qu'elle a vu un objet, l'autre un autre, et chacune étant également persuadée qu'elle a raison.

Pour rendre plus transparent le parchemin dont on se sert dans les machines optiques telles que la précédente, il faut le laver plusieurs fois dans une lessive claire qu'on changera à chaque fois, et, à la dernière, dans de l'eau de fontaine; on le mettra ensuite secher à l'air, en le tenant bien étendu.

Si l'on veut lui donner de la couleur, on se servira, pour le vert, de vert-de-gris delay dans du vinaigre, avec un peu de vert foncé; pour le rouge, de l'infusion de bois de Brest; pour le jaune, de l'infusion de baies de nerprun, cueillies au mois d'août; l'on passera enfin de temps en temps un vernis sur ce parchemin.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUTRE.

I. Un père de famille ordonne, par son testament, que l'ainé de ses enfants prenne, sur tous ses biens, 10,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le second 20,000 francs et la septième partie de ce qui restera; le troisième 50,000 francs et la septième partie du surplus; et ainsi jusqu'au dernier, en augmentant toujours de 10,000 francs. Ses enfants ayant suivi la disposition du testament, il se trouve qu'ils ont été également partagés. On demande combien il y avait d'enfants, quel était le bien de ce père, et quelle a été la part de chacun des enfants.

II. Un homme rencontre, en sortant de sa maison, un certain nombre de pauvres. Il veut leur distribuer l'argent qu'il a sur lui; il trouve qu'en donnant à chacun 9 sous, il en a 52 de moins qu'il ne faut; mais, qu'en donnant à chacun 7, il lui en reste 24. Quels étaient le nombre de pauvres et la somme que cet homme avait dans sa bourse?

III. Faire une boule trompeuse au jeu de quilles.

Observations Météorologiques

FAITES À L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1845. — SEPTEMBRE.

Jours du mois.	Températures extrêmes de la journée.		Température moyenne	Etat du ciel	Vents
	Minimum.	Maximum.			
1	16,1	19,0	18,7	Beau ciel.	N. E.
2	16,5	17,0	16,5	Beau.	E.
3	16,8	17,0	16,5	Beau.	N. E.
4	17,4	18,0	17,2	Couvert.	N.
5	17,6	18,1	17,2	15,9	Nuageux.
6	17,1	17,0	17,0	Beau ciel.	N. S. E.
7	17,5	17,9	17,2	17,8	Nuageux.
8	17,6	18,0	17,5	Beau.	E.
9	17,8	18,2	17,6	19,0	Beau, vapeurs à l'horizon.
10	17,8	18,8	18,5	22,1	Couvert.
11	17,7	18,6	18,3	Couvert.	S.
12	17,8	18,1	18,0	19,3	Beau, nuages.
13	17,6	18,2	18,0	17,6	Soleil.
14	17,5	18,1	17,8	17,6	Soleil.
15	17,4	18,1	17,5	18,6	Beau, vapeurs.
16	17,2	18,2	17,5	19,1	Beau.
17	17,1	18,3	17,5	19,1	Beau.
18	17,0	18,2	17,5	21,0	Beau ciel.
19	17,0	18,5	17,2	21,0	Beau ciel.
20	17,1	18,2	17,5	17,6	Soleil.
21	17,0	18,2	17,5	16,5	Soleil.
22	17,5	18,2	17,5	16,7	Nuageux.
23	17,7	18,4	17,5	17,5	Soleil.
24	17,6	18,2	17,7	14,8	Couvert.
25	17,1	18,1	17,5	14,1	Couvert.
26	17,1	18,1	17,5	17,5	Couvert.
27	17,1	18,4	17,7	17,5	Très-nuageux.
28	17,9	18,9	18,6	10,2	Nuageux.
29	17,6	18,5	18,2	9,9	Nuageux.
30	17,6	18,2	18,0	9,2	Très-nuageux, pluie.
			8,3	Pluie.	N. O.
Moyenne.	17,7	18,1	17,1		
	17,7	18,1	17,1	Pluie dans la cour, 2 cent. 612	
				Pluie sur la terrasse, 2 cent. 150.	

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La nuit, tous cha's sont gris.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messagers, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

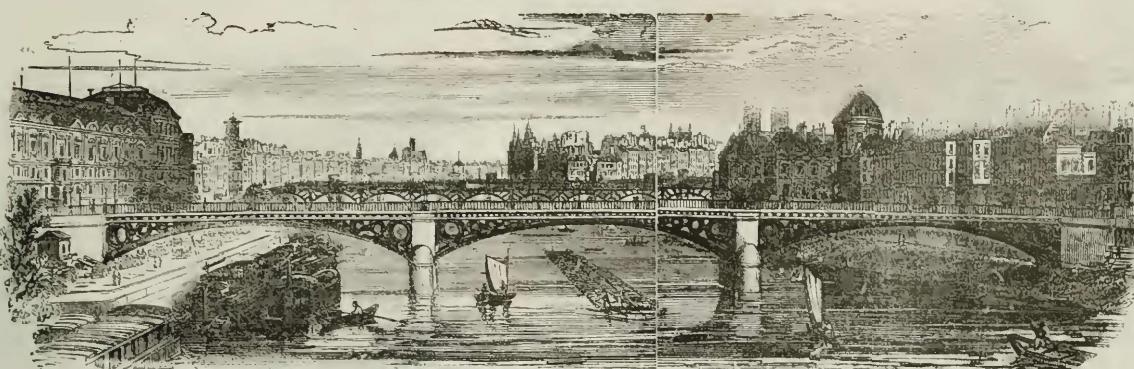
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dvore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C°, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75

No 33. VOL. II. — SAMEDI 14 OCTOBRE 1843.

Bureaux, rue de Seine, 35.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Camp de Lyon : une gravure. — **Courrier de Partie.** La rentrée d'Ysses, les Canotiers — Bataille de la Semaine. Portrait de M. Durut; gravures d'après les procès Randon et Tissier. — Chemin de fer de Londres à Frintestour. Vue du Port de Folkestone et Banquet d'inauguration du chemin de fer. — **Réouverture du Théâtre-Saint-Louis.** — **Caractères de Poësies et de Scènes.** — **Académie de Beaux-Arts.** Exposition des Grandes Prizes et des Envois de Rome. Premiers Grandes-Prix de Sculpture de Peinture et de Gravure en médaille; Envois de Rome; Oeuvres Gravées. — **Romanciers américains.** Charles Dickens. Un journal américain; Intérieur d'une Pension bourgeoise; Rue du Bureau du Weekly. — **Martinière Postierla.** Roman de M. C. Cantù. Chapitres XI et XII. Quatre Gravures. — **Bulletin bibliographique.** — **Amusements. Modes. Cinq Gravures.** — **Amusements des Sciences.** — **Rébus.**

Camps d'Instruction.

CAMP DE LYON.

L'Illustration a déjà expliqué à ses lecteurs (tome 1^e, page 407) l'origine et le but des camps d'instruction formés chaque année dans la plupart des Etats européens; elle les a fait également assister en quelque sorte à la création et à la naissance des deux camps de Plélan, en Bretagne, et de Lyon: il lui reste maintenant à donner quelques détails sur les travaux de ce dernier, levé le 30 septembre, et dont le dessin ci-joint représente la vue générale.

Les premières grandes manœuvres du camp de Lyon eurent lieu le 2 septembre, dans une vaste plaine située sur

les bords du Rhône, en face de Miribel. Les deux brigades d'infanterie et deux demi-batteries d'artillerie y ont pris part: la cavalerie était absente.

Le 9, toutes les armes réunies firent de grandes manœuvres à feu sur le champ d'exercice, près du Rhône, au-dessus de Vaulx. A dix heures, les divers corps occupaient les positions qui leur avaient été assignées, et, quelques instants après, ils repoussaient les attaques d'une armée ennemie qui était censée s'avancer sur Lyon par la rive gauche du fleuve. Les hommes du métier font le plus grand éloge de l'intelligence et de la promptitude avec lesquelles les ordres ont été compris et exécutés pendant ces exercices, qui ont duré toute à journée.

De grandes manœuvres furent exécutées les 15 et 16 septembre. Le 20, M. le duc de Nemours, arriva le 19 à Lyon, fit sa première visite au camp.

Le 22 septembre, la division d'infanterie était réunie à sept heures et demie du matin sur les terrains de manœuvre, et formée sur une seule ligne. Diverses évolutions ont été commandées par M. le lieutenant-général de Lascours. Les troupes, disposées d'abord en échelons par régiment, l'aile gauche en avant, ont bientôt formé les carrés, qui ont été rompus, après un feu de deux rangs des faces extérieures.

On a formé ensuite deux lignes parallèles; la deuxième brigade, qui, après ce mouvement, se trouvait en arrière, a exécuté un passage des lignes en retraite; puis on a changé de front sur la droite de la première ligne, l'aile gauche en avant; et, se trouvant ainsi dans une direction parallèle au ruisseau du Gui, les deux brigades ont passé successivement les ponts sur trois colonnes au pas de charge. La plupart de ces évolutions étaient couvertes par des tirailleurs, et simulaient les mouvements de guerre. Le même jour, les trois régiments de cavalerie du camp ont exécuté de grandes manœuvres, qui avaient attiré un immense concours de spectateurs, et qui ont duré trois heures.

Après une demi-heure de repos, les trois régiments, formés en colonne, ont défilé au trot devant M. le duc de Nemours, placé à la tête de son état-major. dès que les escadrons ont été rompus pour regagner leurs cantonnements, le prince s'est dirigé sur le camp du Molar occupé par le 16^e léger. Madame la duchesse de Nemours est arrivée en calèche d'ouverte, en compagnie du général Boyer. Au moment où le duc et la duchesse ont pénétré dans l'intérieur du camp; en passant sur le front de bandière, les troupes étaient sur pied et en bon ordre, quoique sans armes, entre le premier et le second rang de tentes. Les tambours ont battu aux champs; une musique guerrière s'est fait entendre; une multitude immense, compacte, bordait les deux côtés de la route qui conduit au camp et sur laquelle un arc de triomphe avait été improvisé. Franchissant les quatre rangs de tentes, le cortège s'est rendu à la tente de M. le duc de Nemours, placée en arrière et au centre du camp. De là, il est revenu à Lyon, en passant par la Guillotière.

De nouvelles manœuvres ont eu lieu le 23 et le 27. Une foule immense s'était portée sur les hauteurs de la Croix-Rousse, de Montessuy et de la Pape, pour assister à cette dernière, qui devait consister dans le passage militaire du Rhône sur un pont de bateaux, avec un simulacre de combat, entre le corps d'armée destiné à cette opération et celui qui devait s'opposer à la marche du premier.

Enfin la revue d'hommes des troupes au camp de Lyon a été passée dans la plaine du Grand-Camp, le 28 septembre, par M. le duc de Nemours, qui a distribué les décorations de la Légion-d'Honneur accordées aux divers régiments, sauf:



Vue du camp de Lyon.